

# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 20 ET DIMANCHE 21 AVRIL 2013



Forecast, Julie Doucet, Montréal, aux dépens de l'artiste, 2010.

PHOTOS ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR



A Knight Move ou l'émergence de la chrysalide, Pascaline Knight, Montréal [P.J. Knight], 2011.

## Le livre-art, objet polymorphe

Le « livre d'artiste » connaît un regain d'intérêt à l'heure où, pourtant, les possibilités offertes par la dématérialisation numérique remettent plus que jamais l'industrie de l'édition en question. Voyage dans ce refuge particulier des amateurs d'art. Et de livres.

FRÉDÉRIQUE DOYON

**A**u fond du boîtier apparaît un paysage drapé de brume. Sur ses parois, le seul texte tient dans les noms des 44 enfants juifs de la Maison d'Isieux, en France, tués par les nazis après la rafle du 6 avril 1944. Mais c'est quand on soulève ce livre d'artiste, lourd et pourtant vide, qu'on saisit tout le poids de l'histoire, de la perte, du drame.

« Voir un livre d'artiste en exposition et le manipuler sont deux expériences totalement différentes », indique Elise Lassonde, responsable des collections de livres d'artiste, d'estampes et de reliures d'art à Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ). Il y a des choses qui nous échappent quand on ne les manipule pas. »

C'est l'une des caractéristiques de cette forme d'édition, d'autant plus s'il s'agit d'un livre-objet, comme *6 avril 1944*. Conçu par Jacques Fournier en collaboration avec le photographe Edward Hillel, il fait partie de l'exposition rétrospective sur le 20<sup>e</sup> anniversaire des éditions Roselin, en cours jusqu'au 28 avril à la maison de la culture du Plateau Mont-Royal.



6 avril 1944, éditions Roselin

Le même ouvrage comme les quelque 3000 autres qui forment une collection spéciale de BAnQ peuvent être consultés avec certaines précautions par le grand public au Centre de conservation de Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

« C'est un corpus inusité, on y trouve toutes sortes de merveilles », indique Sophie Montreuil, directrice de la recherche et de l'édition au Centre de conservation de BAnQ, qui prépare d'ailleurs une exposition consacrée au corpus de Louis-Pierre Bougie en août. C'est parmi nos plus belles collections. »

### Création multiforme

Difficile de définir cette forme d'édition très particulière et protéiforme. Le livre d'artiste? « C'est un livre, mais c'est plus qu'un livre, c'est une œuvre en soi », explique Jacques Fournier, qui a publié près de 40 titres sous l'enseigne de Roselin. Une œuvre aux matériaux tant litté-

raires que plastiques, où le fond et la forme se confondent. « Il s'agit d'un champ artistique à part entière, au même titre que la peinture, la sculpture ou

VOIR PAGE F 2 : LIVRE-ART

## Où sont les femmes?

LOUIS CORNELLIER

« L'histoire, réalité ou connaissance, a toujours été masculine: elle ne s'est intéressée qu'aux activités culturellement assignées aux hommes, écrit Micheline Dumont. Cette histoire est foncièrement patriarcale. Ce n'est que depuis un siècle environ que des femmes ont réalisé que cette histoire était partielle et partielle, puisqu'elle oblitérait la moitié de l'humanité. » Cette prise de conscience, toutefois, reste confinée aux milieux féministes. « On continue, constate avec dépit Micheline Dumont, d'écrire la majorité des livres d'histoire comme si les femmes n'existaient pas, comme si de nombreux travaux en histoire des femmes n'avaient pas été produits. »

L'historienne retraitée de l'Université de Sherbrooke revendique fièrement son féminisme. Elle a consacré toute son œuvre au combat visant à « introduire les femmes dans l'histoire de chez nous » et avoue être « passée de l'enthousiasme au découragement ». Récemment, par exemple, elle critiquait *L'histoire du Québec pour les nuls* (First, 2012) de l'historien Eric Bédard, en notant qu'« il faut chercher beaucoup pour trouver des informations sur la moitié de la population » dans cet ouvrage.

Dans *Pas d'histoire, les femmes! Réflexions d'une historienne indignée*, Micheline Dumont a regroupé plusieurs de ses textes motivés par sa colère devant cette mise à l'écart de « l'analyse féministe de l'histoire », devant ces rappels historiques qui « oblitérent la réalité des femmes ». L'historienne est savante, a du nerf et signe ici un essai mordant qui montre que « l'histoire des femmes est un enjeu politique ».



La chanson de Sophie Létourneau Page F 3



Edmund White au Festival Metropolis bleu Page F 5

### Printemps meurtriers de Knowlton

Du 17 au 19 mai, le charmant village de Knowlton, dans les Cantons-de-l'Est, annonce qu'il accueillera la deuxième édition des Printemps meurtriers, une idée de la romancière Johanne Seymour qui s'est donné pour mandat de « créer une tribune internationale où auteurs de la francophonie et auteurs de langue étrangère, traduits en français, seraient réunis à une même table ». Au programme, plusieurs tables rondes, un ciné-club et des têtes à têtes avec des auteurs d'ici et d'ailleurs œuvrant dans le roman policier, le polar, le roman noir, etc. Parmi les invités de marque, signalons la Québécoise Chrystine Brouillet et le Britannique R. J. Ellory, qui remettent le couvert après une première présence l'an dernier. Ils seront rejoints par d'autres vétérans de l'édition originale, dont Jacques Côté, Martin Michaud, François Lévesque, Martin Winckler et Geneviève Lefebvre, notamment. Grande amatrice de littérature policière, la comédienne Louise Laparé agit une fois de plus à titre de porte-parole. À l'issue de l'événement, elle procédera à la remise du prix Ténébris.

Le Devoir

### Portrait inédit de Baudelaire

Un autoportrait au graphite représentant le poète Charles Baudelaire vient d'être exhumé des archives de la Cité de l'architecture et du patrimoine. C'est une conservatrice qui en a fait la découverte en mettant de l'ordre dans un inventaire du sculpteur Adolphe-Victor Geoffroy-Dechaume (1816-1892). Ami de ce dernier, Baudelaire se prêtait occasionnellement à des compétitions de portraits en compagnie du caricaturiste Daumier et du peintre Louis Joseph Trimolet, deux autres accointances. Réalisé sur une feuille volante, l'autoportrait représente le poète entouré d'une aura sombre et attifé d'un nœud papillon sanguine. Une muse flotte dans la partie inférieure de la page.

Le Devoir

### Nationalisme et féminisme

Est-il acceptable, écrit-elle, que l'on ne trouve que deux femmes (Ferretti et Légaré) dans le second tome de *L'histoire intellectuelle de l'indépendantisme québécois* (VLB, 2012), qui couvre une période (1968-2012) pendant laquelle « les féministes ont été fort actives sur la scène politique », au sein même du mouvement souverainiste?

Il est vrai que les rapports entre l'histoire nationale et l'analyse féministe ne vont pas sans tension. Ce sont les Patriotes, en effet, « qui ont ôté aux femmes le droit de vote qu'elles détenaient depuis 1791 ». Dans la première partie du XX<sup>e</sup> siècle, la femme, dans le discours nationaliste, est essentiellement la dévouée mère faiseuse d'enfants, et ce, même si « le taux de fécondité diminue au Québec depuis 1850 ». Dans les années 1960, un féminisme radical répond au nationalisme radical, « profondément sexiste », selon l'historienne Stéphanie Lanthier. Il importe donc de prendre en considération le fait que « les femmes pourraient avoir un rapport différent à l'identité nationale que celui des hommes » et d'en tenir compte dans l'écriture de l'histoire.

Dumont analyse aussi le discours sur le féminisme du magazine *L'Actualité* (1960-1996) et des revues *Cité libre* et *L'Action nationale* (période de la Révolution tranquille) et conclut qu'il véhicule un sexisme fondé sur « un universel masculin, [...] l'invisibilisation [sic] des actions politiques des femmes, [...] un recours systématique à une conception masculine de l'ordre social et de l'identité collective ». On continue, par exemple, de dire que le droit de vote a été accordé aux femmes, alors qu'elles l'ont obtenu de haute lutte.

Même aujourd'hui, l'analyse féministe, riche de 150 ans de lutte et de réflexion, est négligée. On attribue notamment le décrochage scolaire des garçons à la féminisation du personnel des écoles et au règne des valeurs féminines. Pourtant, le personnel des écoles primaires est majoritairement féminin depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et l'absence d'enseignantes dans les niveaux supérieurs, pendant des décennies, « n'a suscité aucune inquiétude collective ». À l'époque du cours classique, dispensé par des

VOIR PAGE F 2 : FEMMES

### La poésie québécoise

Lue, récitée et appréciée dans le monde entier

Une anthologie préparée par Pierre Graveline  
Les cent plus beaux poèmes québécois



BIBLIO • FIDES  
livres de poche

232 pages • 10,95 \$

# LIVRES



Abécédaire, poèmes de Roland Giguère et dessins de Gérard Tremblay, Montréal, Erta, 1975

PHOTOS ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR



A Knight Move ou l'émergence de la chrysalide, Pascaline Knight, Montréal, [P.J. Knight], 2011.

## LIVRE-ART

SUITE DE LA PAGE F 1

l'installation», écrit Élise Lassonde dans *Le livre comme art. Matérialité et sens* (Nota Bene), lancé cette semaine à Montréal sous la direction de Stéphanie Bernier, Sophie Drouin et Josée Vincent.

Le spectre du livre d'artiste va du livre autoédité d'un seul artiste à la création collective impliquant des auteurs et des artistes sous la gouverne de concepteurs. Ceux-ci peuvent être des éditeurs, très peu nombreux, comme Roselin, les éditions du Silence ou du Braquet. Mais ils peuvent aussi venir d'un atelier d'artiste (L'Atelier circulaire, Alain Piroir), d'une galerie d'art (Simon Blais) ou d'un imprimeur spécialisé (Martin Dufour).

Le texte côtoie généralement les œuvres — estampes, photos, dessins, peintures, etc. — mais peut aussi laisser toute la place à celles-ci où se fait œuvre en jouant des typographies. Bref, il y a autant de formes de livres d'artiste que de créateurs, ce qui rend le repérage et la documentation de cette production plutôt ardue.

### Dépôt légal

D'où l'importance du dépôt

légal, plaide BANQ, qui exige des créateurs qu'un exemplaire de leur production soit cédé à l'organisme aux fins de documentation, de conservation et de diffusion. BANQ reçoit, en vertu de cette mesure, en plus des dons et des acquisitions, entre 80 et 100 livres d'artiste annuellement.

Le hic, c'est que le tirage souvent limité de ces livres (généralement quelques dizaines d'exemplaires), le coût des matériaux et le temps de réalisation des œuvres font que certains esquivent le dépôt légal ou le respectent à contrecœur. Et ce, même si un seul exemplaire est réclamé sur les deux habituellement requis pour les autres imprimés, BANQ confiant à un comité la décision d'acheter ou non le second, selon les budgets disponibles.

« Donner un exemplaire, c'est beaucoup », affirme l'éditeur de Roselin, qui souhaiterait que BANQ revende sa politique pour cette collection. On n'est pas [les éditions du] *Boréal*, on n'est pas subventionné. Étant donné les heures de travail, les petits tirages et leur valeur

[parfois 1000\$ l'unité], je m'abstiens de faire le dépôt légal. Et je ne suis pas le seul. Ça fâche beaucoup de gens dans le milieu. »

### Erta ouvre la voie

M<sup>me</sup> Lassonde n'hésite pas à rattacher le livre d'artiste à la tradition millénaire des manuscrits enluminés. Il s'agit d'abord de mettre en valeur des textes classiques par le soin typographique, puis plus largement graphique. Sa déclinaison moderne, notamment au Québec, est d'abord associée à l'estampe originale.

Les éditions Erta, du poète et amoureux de typographie Roland Giguère, marquent les débuts d'une production où le texte fait corps et œuvre avec les procédés artistiques de 1949 à 1983. *Images apprivoisées* (1953) marque en ce sens un véritable tournant avec ses textes nés carrément des images de photogravure.

À partir de là, tout sera permis. Jusqu'à supprimer le texte pour mieux le laisser émerger dans l'esprit du lecteur, ou à faire éclater la forme même du livre.

### Un intérêt croissant

« La notion même de ce qu'est le livre d'artiste évolue beaucoup au fil du temps et des procédés, et tend à s'élargir », ex-

plique Élise Lassonde. Une évolution dynamique et polymorphe qui appelle une certaine vitalité du genre aujourd'hui, notamment dans les milieux universitaires.

« Les professeurs poussent un peu en ce sens », dit M. Fournier, qui enseigne depuis une douzaine d'années ce microprogramme à la maîtrise en arts visuels de l'Université Laval. Pour un étudiant en arts ou en design, c'est le plus beau créneau. Il va toucher le texte, choisir ses modes d'expression, créer son livre. *L'effervescence est là.* »

Un constat partagé par BANQ. « On voit une hausse de l'intérêt pour le livre d'artiste. M'arrivent de plus en plus de professeurs d'université dont le cours porte directement sur le livre d'artiste », indique M<sup>me</sup> Lassonde.

Sans parler d'effervescence, Jonathan Tremblay, président des Amis de la reliure d'art du Canada, qui procure la reliure d'art depuis dix ans, mais aussi, par la bande, le livre d'artiste, estime qu'« on est plutôt dans une période de découverte ».

Phase d'épanouissement qui s'inscrit en réaction à la révolution numérique? « Ça ne me semble pas étranger à l'ère du temps : la matérialité et le livre reprennent une certaine valeur, selon la gardienne de cette collection à BANQ. Ces objets physiques prennent du temps à réaliser et sont non multipliables par le Web. »

### La reliure d'art

Parce qu'elle appelle l'œuvre unique et s'attache la plupart du temps à l'enveloppe d'un livre déjà existant, la reliure d'art fait bande à part dans le monde du livre-art. Elle forme d'ailleurs une collection distincte depuis 2009 à BANQ, qui compte quelque 300 titres, acquis de manière plus soutenue depuis 1999. On trouve, parmi ses acteurs principaux, Pierre Ouvrard, Jonathan Tremblay, Lise Dubois, Odette Drapeau.



Cantique des cantiques de Salomon, Anonyme, Zollikon, Kranich-Verlag 2003. Reliure d'art réalisée en 2012 par Jonathan Tremblay.

**D** Lire aussi Pour consulter notre galerie photo: [ledevoir.com/culture/livres](http://ledevoir.com/culture/livres)

Le Devoir

## FEMMES

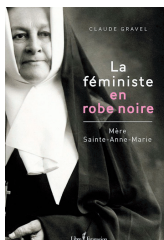
SUITE DE LA PAGE F 1

hommes, on décrochait déjà abondamment. Pendant des décennies, on a exclu les filles de l'enseignement supérieur en invoquant des raisons « naturelles » (vocation à la maternité, cerveau différent). Aujourd'hui, quand les garçons décrochent, on invoque des raisons « en dehors d'eux », c'est-à-dire sociales. Le double standard se poursuit.

On croit souvent, au Québec, que l'égalité hommes-femmes est atteinte en tous domaines. Il reste pourtant du chemin à faire, clame Micheline Dumont, sans cacher sa colère féministe, dans ce dérangeant essai.

### Une pionnière

Grande figure de l'éducation au Canada français, Marie-Aveline Bengle (1861-1937), alias mère Sainte-Anne-Marie, de la Congrégation de Notre-Dame, a consacré sa vie entière à lutter pour l'accès des filles aux études supérieures. Elle a d'ailleurs fondé, en 1908, à



Montréal, le premier collège classique féminin. Les principaux livres d'histoire du Québec, comme pour confirmer la thèse de Micheline Dumont, n'en parlent pourtant pas. La récente *Histoire des communautés religieuses au Québec* (VLB, 2013), de Guy Laperrière, en glisse un mot au passage et le livre de Micheline Dumont la salue incidemment, tout en critiquant ses ambiguïtés.

Dans *La féministe en robe noire*, un très riche récit biographique solidement documenté et élégamment écrit, le journaliste Claude Gravel, auteur du bel ouvrage *La vie dans les communautés religieuses* (Libre Expression, 2010), lui rend un hommage bien mérité, en racontant avec délicatesse et conviction son impressionnant parcours.

Religieuse, mère Sainte-Anne-Marie a souvent dû temporiser pour parvenir à ses fins, ce qui explique les ambiguïtés que lui reproche Dumont, mais son intelligence et sa détermination dans son combat pour l'éducation des filles sont admirables et ont grandement contribué à l'émancipation des femmes du Québec.

Mère Sainte-Anne-Marie est morte célèbre, en 1937, c'est-à-dire la même année que le frère André. L'histoire a retenu le nom du thaumaturge réactionnaire et a oublié celui de la religieuse féministe. Claude Gravel répare donc une injustice. Ce n'est pas rien.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

### PAS D'HISTOIRE, LES FEMMES! RÉFLEXIONS D'UNE HISTORIENNE INDIGNÉE

Micheline Dumont  
Remue-ménage  
Montréal, 2013, 224 pages

### LA FÉMINISTE EN ROBE NOIRE

MÈRE SAINT-ANNE-MARIE  
Claude Gravel  
Libre Expression  
Montréal, 2013, 224 pages

### VIENT DE PARAÎTRE

Dossier

## Le Nord pour tous, vraiment?

NUMÉRO 764 • MAI 2013

### Les auteurs sont:

Aurélien Arnaud, Emiliano Arpin-Simonetti, Alain Deneault, Robert Laplante, Virginie Larivière, François L'Italien, Suzanne Méthot, Christian Morissonneau, Normand Mousseau et Bertrand Schepper.

À lire aussi: le carnet de José Acquelin, la chronique littéraire de Virginia P. Bordeleau, une réflexion de Marc Chabot sur la banalité du mal, un débat sur l'éolien au Québec.

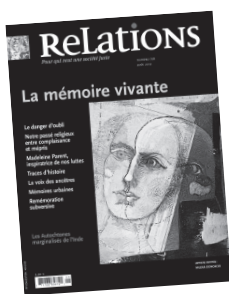
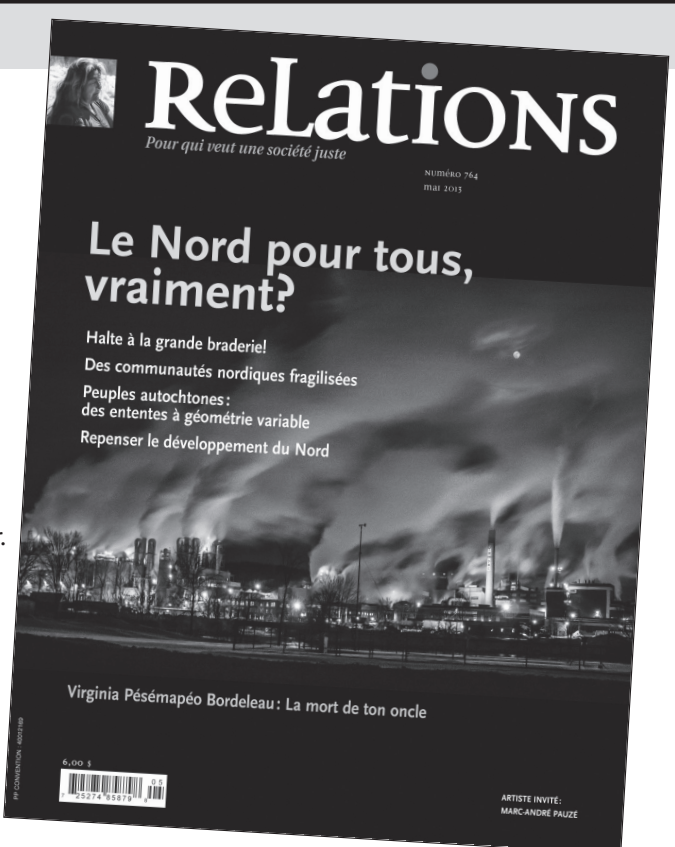
Artiste invité: Marc-André Pauzé

Sommaire détaillé et abonnement en ligne: [www.revuerelations.qc.ca](http://www.revuerelations.qc.ca)

8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an: 40 \$ Deux ans: 70 \$  
À l'étranger (un an): 55 \$  
Étudiant: 25 \$ (sur justificatif)  
Abonnement de soutien: 100 \$ (un an)  
514-387-2541 p. 226 | [relations@cfq.ca](mailto:relations@cfq.ca)

EN VENTE DANS LES KIOSQUES ET LIBRAIRIES 6,00 \$ + TAXES



Pour la deuxième année consécutive, *Relations* a remporté le Prix d'excellence de la SODEP, dans la catégorie meilleur dossier, pour « La mémoire vivante » (N° 758, AOÛT 2012). Merci et bravo à tous les collaborateurs et collaboratrices de ce dossier!

CÉLINE CURTIOU

LEMÉAC

## L'ardeur des pierres

« [Ce roman] se lit comme un charme. [...] *L'ardeur des pierres* est un livre méticuleux et poétique, fait d'impressions et de références sensorielles, d'illusions de jardin d'hiver. »

Guyllaine Massoutre, *Le Devoir*

514 524-5558 [lemeac@lemeac.com](http://lemeac@lemeac.com)

514 524-5558 [lemeac@lemeac.com](http://lemeac@lemeac.com)

Source: développement des entreprises culturelles Québec

## LITTÉRATURE

## On connaît la chanson



DANIELLE LAURIN

**J**e viens de refermer *Chanson française* de Sophie Létourneau: je suis sous le charme. Tant de fraîcheur, de moments de grâce, d'arrêts sur image. Tellement de passages qui font rêver. Comme dans rêver sa vie. Même si, du rêve à la réalité, la vie finit parfois (tous-jours?) par nous rattraper.

L'amour est au rendez-vous. C'est même le sujet principal du roman. L'amour avec un grand A, celui qui nous tombe dessus quand on ne l'attend pas, auquel on ne croyait plus. Celui qui balait tout. Pendant un certain temps du moins...

*Chanson française*, ou comment un simple malentendu peut mener à la rupture amoureuse. *Chanson française*, ou comment savoir que c'est lui, l'homme de notre vie? Et puis, qu'est-ce que ça voudrait dire au juste?

*Chanson française*, ou le milieu de la vingtaine, quand on est une fille appelée vers l'ailleurs, qui veut mordre dans la vie, voler de ses propres ailes, au risque de perdre celui qu'on croyait (qu'on croit encore?) être l'homme de sa vie.

Un roman de filles, *Chanson française*? Peut-être. C'est l'amour vu du point de vue féminin en tout cas, ça c'est sûr. Et l'autre, le « sexe opposé », vu du point de vue féminin. Mais ce n'est certainement pas ce qu'on entend habituellement par littérature *girly*, du genre *chick lit* prémâchée.

Je veux dire qu'il y a ici une écriture, un ton, une voix. Et un rythme qui s'entend, qui fait vibrer les mots, qui nous prend physiquement, nous emporte, nous transporte.

Une fois n'est pas coutume, permettez-moi de me citer: « Il y a un ton, un rythme. Il y a un point de vue, une atmosphère. On y croit. On se dit voilà, je suis devant un vrai livre, écrit par un vrai écrivain. Et si l'on assistait à la naissance d'une nouvelle voix en littérature québécoise? »

C'était il y a près de sept ans, je venais de lire le premier livre d'une jeune femme de 26 ans,

Sophie Létourneau vient de publier *Chanson française*, un roman de filles loin de la *chick lit*.

*Polaroids*. Un récit sur l'enfance et l'adolescence composé de 40 petits fragments, comme autant de petits instantanés qui, à partir de petits riens, croquent la vie sur le vif. Ce n'est pas pour vanter, mais ça y était: j'ai eu raison de croire en Sophie Létourneau, en son talent — je ne suis pas la seule d'ailleurs.

Ce qui m'a séduite dans *Chanson française*, c'est d'abord le titre. J'entendais déjà une ritournelle. Et en effet, elle est bel et bien là. Elle commence lentement puis elle tourbillonne. Plus on avance dans le roman, plus les événements (et les émotions) se précipitent, jusqu'à atteindre la vitesse d'un film projeté en accéléré.

La ritournelle s'entend aussi par le biais des paroles de chansons placées stratégiquement, au début de chacune des quatre parties du récit — si l'on exclut le prélude (brève mise en situation de l'histoire) et la sortie (suite succincte de l'histoire plusieurs années plus tard). Il s'agit de chansons d'amour, bien sûr. De Françoise Hardy, de Barbara, de Jeanne Moreau... et de Jean-Pierre Ferland.

L'histoire se passe entre Montréal et Paris. Entre une Québécoise qui rêve de s'installer à Paris et un Français qui vit à Montréal. Je vous laisse deviner la suite.

Mais l'histoire est double, en fait. Il y aura un autre Français dans le décor. Entre les deux, le cœur balance...

L'essentiel se passe en un peu plus d'une année, sur quatre saisons. Tout est raconté au passé. Ce qui ajoute à la nostalgie doucement bercée de mélancolie. On avance en apesanteur, le récit est à fleur de peau sans en faire trop. Pas de lourdeur, même quand le drame se pointe, même quand le ciel s'effondre.

Les détails du quotidien, du temps qu'il fait, des vêtements portés, des lieux fréquentés, de la nourriture ingurgitée, des gestes posés... tout ça est très concret. Et vivant. On s'y croirait. Atmosphère, atmosphère!

La phrase est courte, souvent hachurée. Au tournant, elle s'élançait parfois, elle se déploie. On l'entend. On entend la phrase, son rythme, comme je vous le disais. Et on entend tout ce qui n'est pas dit, qui vibre par en dessous.

Par-dessus tout, c'est le vent qui porte l'héroïne qui m'a séduite. Malgré les doutes, les hésitations, les contradictions qui l'affligent. Malgré sa valse-hésitation continuelle. Pétillante de vie, cette Béatrice, qui se dit à elle-même: « Mais tu garderais toujours l'illusion qu'il ne sert à rien de vivre si l'on ne rêve pas sa vie. »

À moins que ce ne soit pas à elle-même que l'héroïne s'adresse. À moins qu'elle ne serve que de miroir, qu'elle soit une héroïne par projection. À moins que le lecteur, la lectrice, soit le héros, l'héroïne de l'histoire. D'où le *tu* constant dans le roman.

Au-delà de la distance que cela crée habituellement en littérature, parfois jusqu'à la froideur, c'est l'effet on-ne-se-prend-pas-au-sérieux qui se dégage du *tu* ici. C'est comme si l'auteure nous tendait son livre avec un clin d'œil. Tout se passe à la deuxième personne du singulier finalement. Un *tu* féminin, d'accord. Qui aime au féminin, jouit au féminin, pense, rêve, s'exprime, agit, s'habille, devient parent au féminin. Justement, un lecteur masculin qui se prend au jeu du *tu* pourrait vivre là une expérience différente. Et qui sait, voir autrement (de l'intérieur?) ce qu'on attribue normalement à la féminité. En particulier pour ce qui concerne le sentiment amoureux.

Personnellement, je me suis complètement approprié le *tu* de Béatrice, en rêvant sa vie comme si c'était la mienne.

**CHANSON FRANÇAISE**  
Sophie Létourneau  
Le Quartanier  
Montréal, 2013, 182 pages

## JOURNÉE MONDIALE DU LIVRE ET DU DROIT D'AUTEUR

## Le grand bazar du livre

FRANÇOIS LÉVESQUE

**L**e 23 avril prochain marquera la 18<sup>e</sup> édition de la Journée mondiale du livre et du droit d'auteur. De l'Abitibi-Témiscamingue à la Montérégie en passant par la Gaspésie et le Saguenay-Lac-Saint-Jean, une foule d'activités seront proposées partout au Québec sur le thème « *Le grand bazar: sortez vos livres!* ». Cette année, les organisateurs ont demandé à Samuel Archibald, auteur du roman *Arvida*, d'officier à titre de porte-parole.

Il est certains événements que l'on ne voudra rater sous aucun prétexte. La lecture par le romancier Dany Laferrière d'extraits du recueil de poèmes *Alcools* de Guillaume Apollinaire est de ceux-là. Cette activité s'inscrit non seulement dans le cadre de la Journée mondiale du livre et du droit d'auteur, mais elle vise aussi à souligner le centenaire de la publication de l'œuvre d'Apollinaire, qui contribua à renouveler la forme poétique. A 18 h, à la librairie Gallimard (3700, boul. Saint-Laurent, Montréal).

À la librairie Pantoute de Québec, on a eu l'idée formidable d'une conférence « ciné-psy » portant sur le film *Dans la maison* de François Ozon, qui vient de prendre l'affiche. Rappelons que ce long-métrage brillant s'intéresse à l'étrange relation de copendance qui se noue entre un professeur de littérature blasé et un jeune élève brillant. Christiane Lahaie, professeure de création littéraire et de cinéma à l'Université de Sherbrooke, éclairera l'assistance de

ses lumières. À 19 h au Studio P de la librairie (280, boul. Saint-Joseph Est).

La Journée mondiale du livre et du droit d'auteur a été créée par l'UNESCO en 1995 afin de développer le goût de la lecture, en particulier chez les jeunes, tout en mettant en relief le fait que, historiquement, les auteurs participent de manière significative au progrès social. Et pourquoi ce jour-là spécifiquement? « *Jour anniversaire de la disparition de Cervantes, de Shakespeare et de l'Inca Garcilaso de la Vega, la même année (1616), et aussi de la naissance ou de la mort d'autres éminents écrivains, comme Maurice Druon, K. Laxness, Vladimir Nabokov, Josep Pla ou Manuel Mejía Vallejo, le 23 avril, date symbolique pour la littérature universelle, a été choisie par la Conférence générale de l'UNESCO afin de rendre un hommage mondial au livre et à l'auteur [...]* », peut-on lire sur le site de l'organisme.

Manifestement, cette journée a porté ses fruits en ce qui concerne Samuel Archibald. « *J'ai attrapé la lecture très jeune, moins comme un virus que comme un vaccin, inoculé contre la solitude et la morosité des jours de pluie. C'est un remède que je transmets depuis, en laissant des livres traîner partout. Dans ma maison, évidemment, mais aussi dans les métros et dans les trains, sur les bancs de parc et en visite chez les amis. C'est ça, la vraie beauté des livres* », déclare-t-il sans ambages.

Le Devoir

Informations: [jmla.qc.ca/](http://jmla.qc.ca/)

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Croque-morts et jardiniers

CHRISTIAN DESMEULES

**C**e sont trois amis inséparables dont la vie va basculer dans un roman noir. Dimitri est un écrivain en herbe plutôt fainéant. Alex, lui, est un séducteur impénitent, *drop out* de la Faculté de médecine et porté sur les barbituriques. Dimitri et Alex se considèrent comme des frères, puisqu'ils ont partagé une famille d'accueil. Dernière roue du tricycle: Christian, libraire homosexuel amoureux de Dimitri et meilleur ami de sa blonde. Pris entre l'arbre et l'écorce, il est la mauvaise conscience vivante de son ami.

À l'annonce de la mort du père de Dimitri — qu'il ne se souvient même pas d'avoir connu —, la petite bande hume le doux parfum de l'héritage et quitte Montréal pour Saint-François-Xavier-de-Courval, un bled perdu des Laurentides ou de la Montérégie. L'occasion était belle de fuir leurs problèmes respectifs.

Il ne leur faudra pas longtemps pour s'attirer des ennuis et s'apercevoir que le défunt n'était pas l'homme le plus populaire de l'endroit. Associé dans l'entreprise de pompes funèbres locale, il gérait un four crématoire dans le sous-sol de la maison décrépite dont Dimitri vient d'hériter...

Un incinérateur — ils vont le découvrir assez vite — qui depuis un certain temps déjà

ne fonctionnait qu'à moitié. C'est-à-dire qu'il ne brûle pas complètement les cadavres. Ils remettent aux familles un mélange de cendres de bois et de poudre de ciment, tandis qu'ils engraisent le potager autour de la maison.

## Dérape

En plus de devoir donner le change comme croque-morts improvisés, il leur faudra aussi se frotter à quelques dangers locaux: une femme fatale à la « voix mielleuse » que s'échangeront Dimitri et Alex, un petit caïd, des atavismes inébranlables. *Par le feu*, le premier roman de Marie-Eve Bourassa, est en somme l'histoire d'une « dérape » qui finira, c'était annoncé, dans un mur.

Bonne ambiance de genre, dialogues vivants — l'auteure a étudié la scénarisation, et ça se sent —, personnages assez bien « découpsés »: on pourrait y trouver son compte. Mais *Par le feu* s'étire de façon inutile à plusieurs moments et la finale, en particulier, aurait pu nous offrir une apothéose un peu plus convaincante. Une histoire moyennement efficace qui, un peu comme le four crématoire du trio, ne fonctionne qu'à moitié.

Collaborateur  
Le Devoir

**PAR LE FEU**  
Marie-Eve Bourassa  
Vb éditeur  
Montréal, 2013, 328 pages

Gaspard LE DEVOIR  
PALMARÈS

Du 8 au 14 avril 2013

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT (PRÉCÉDENT N° DE SEMAINES)

| ▼ Romans québécois |   |                                  |      |
|--------------------|---|----------------------------------|------|
| 1                  | mân   | Kim Thúy/Libre Expression        | 1/2  |
| 2                  | Les héritiers d'Enkidiev • Tome 7 Le conquérant | Anne Robillard/Wellan            | 2/3  |
| 3                  | Félicité • Tome 4 Une vie nouvelle              | Jean-Pierre Charland/Hurtubise   | 3/7  |
| 4                  | Les deux saisons du faubourg                    | Mylène Gilbert-Dumas/VLB         | -/1  |
| 5                  | Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!    | Amélie Dubois/Éditeurs réunis    | 4/23 |
| 6                  | La fiancée américaine                           | Éric Dupont/Marchand de feuilles | 6/24 |
| 7                  | Gaby Bernier • Tome 2                           | Pauline Gill/Québec Amérique     | 9/9  |
| 8                  | Mâle, femelle et autres espèces animales        | Evelyne Gauthier/Éditeurs réunis | 7/3  |
| 9                  | Souvenirs de la banlieue • Tome 4 Junior        | Rosette Laberge/Éditeurs réunis  | 5/6  |
| 10                 | Il était trois fois... Manon, Suzie, Flavie     | Marie Potvin/Goélette            | -/1  |

| ▼ Romans étrangers |   |                                   |      |
|--------------------|---|-----------------------------------|------|
| 1                  | Cinquante nuances plus claires • Tome 3 | E. L. James/Lattès                | 1/10 |
| 2                  | Cinquante nuances de Grey • Tome 1      | E. L. James/Lattès                | 3/28 |
| 3                  | Cinquante nuances plus sombres • Tome 2 | E. L. James/Lattès                | 2/14 |
| 4                  | Demain                                  | Guillaume Musso/XO                | 4/5  |
| 5                  | Un sentiment plus fort que la peur      | Marc Levy/R. Laffont   Versilio   | 5/7  |
| 6                  | 22 / 11 / 63                            | Stephen King/Albin Michel         | 6/4  |
| 7                  | Crossfire • Tome 2 Regarde-moi          | Sylvia Day/Flammarion Québec      | 7/6  |
| 8                  | Crossfire • Tome 1 Dévoile-moi          | Sylvia Day/Flammarion Québec      | 8/16 |
| 9                  | La vérité sur l'affaire Harry Quebert   | Joël Dicker/Faliois   Âge d'homme | 9/17 |
| 10                 | La première chose qu'on regarde         | Grégoire Delacour/Lattès          | -/1  |

| ▼ Essais québécois |   |                                    |     |
|--------------------|---|------------------------------------|-----|
| 1                  | La bataille de Londres                            | Frédéric Bastien/Boréal            | -/1 |
| 2                  | À brûle-pourpoint                                 | Normand Lester/Intouchables        | 1/3 |
| 3                  | Libérez-vous des syndicats!                       | Eric Duhaime/Genex                 | 2/7 |
| 4                  | Vieillesse avec grâce                             | Denise Bombardier/Homme            | 3/9 |
| 5                  | Journal d'un écrivain en pyjama                   | Dany Laferrière/Mémoire d'ancien   | 4/9 |
| 6                  | Le printemps québécois. Une anthologie            | Collectif/Écosociété               | 6/3 |
| 7                  | Charles-Sirois, l'homme derrière François Legault | Richard Le Hir/Michel Brûlé        | -/1 |
| 8                  | Fâché noir. Chroniques                            | Stéphane Dompierre/Québec Amérique | 9/2 |
| 9                  | Un gouvernement de trop                           | Stéphane Gobeil/VLB                | -/1 |
| 10                 | Où vont les États-Unis?                           | Donald Cuccioletta/M éditeur       | -/1 |

| ▼ Essais étrangers |   |   |      |
|--------------------|---|---|------|
| 1                  | 1493. Comment la découverte de l'Amérique...              | Charles C. Mann/Albin Michel                | 2/5  |
| 2                  | Adolf Hitler. La séduction du diable                      | Laurence Rees/Albin Michel                  | 1/6  |
| 3                  | Les fantômes familiaux. Psychanalyse transgénérationnelle | Bruno Clavier/Payot                         | -/1  |
| 4                  | Nous voulons tous mourir dans la dignité                  | Marie de Hennezel/Robert Laffont   Versilio | -/1  |
| 5                  | Fin de l'Occident, naissance du monde                     | Hervé Kempf/Seuil                           | 4/9  |
| 6                  | Une autre vie est possible                                | Jean-Claude Guillebaud/11cnoclaste          | -/1  |
| 7                  | L'éternité dans une heure. La poésie des nombres          | Daniel Tammet/Les Arènes                    | -/1  |
| 8                  | No steak  | Amyeric Caron/Fayard                        | 10/2 |
| 9                  | Vivre, penser, regarder                                   | Siri Hustvedt/Actes Sud   Leméac            | -/1  |
| 10                 | Les milliardaires. Comment les ultra-riches nuisent...    | Linda McQuaig   Neil Brooks/Lux             | -/1  |

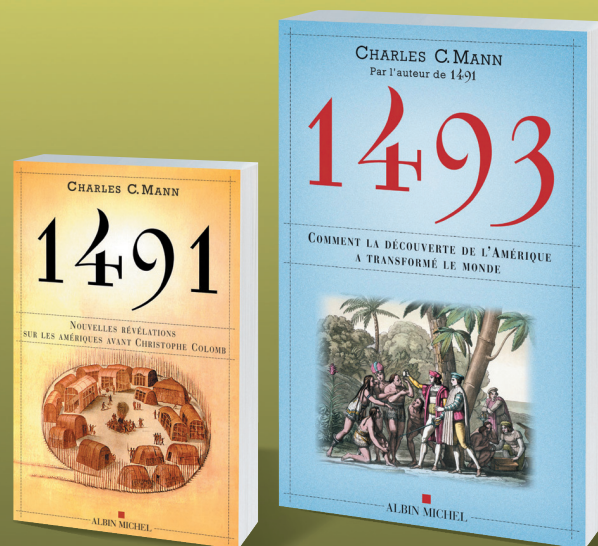
La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

1493

CHARLES C. MANN

Et si l'histoire des Amériques n'était pas celle que l'on vous a apprise?



Monumental et captivant, un essai révolutionnaire qui bouleverse notre vision historique et culturelle des Amériques avant Christophe Colomb.

ALBIN MICHEL



## LITTÉRATURE

## Un roman désopilant

GILLES ARCHAMBAULT

Il ne m'arrive pas si souvent de prendre plaisir à des romans dont on dit qu'ils sont drôles. La drôlerie, je la débuserais en tout cas de préférence dans une écriture dont la subtilité amusée serait la caractéristique. Le burlesque, voire le picaresque, très peu pour moi. Je viens cependant de faire mon miel d'un roman qui relève de ce genre.

La grande embrouille d'Eduardo Mendoza raconte les tribulations d'un coiffeur qui occupe les heures creuses de son salon désaffecté à rechercher le beau Rómulo, ancien compagnon de détention dans un asile psychiatrique. Détective à la manque, désargenté comme ce n'est pas permis, il n'en réussit pas moins à se faire aider par des comparses tout aussi paumés que lui.

Leur terrain, une Barcelone en pleine canicule. Les ramblas n'ont rien du charme que lui prêtent les touristes. Gaudi n'est pas tellement au rendez-vous. Il s'agit plutôt pour l'auteur de créer des personnages hirsutes qui se meuvent comme ils le peuvent dans une ville en plein désordre estival, privée qu'elle est d'une bonne partie de ses habitants. L'une des meilleures al-

liées de notre détective est Bout-de-Fromage, adolescente de treize ans, grande consommatrice de glaces au chocolat et crocheteuse de serrures émérite.

Il y a aussi une famille de restaurateurs chinois, un swami autoproclamé, la femme du beau Rómulo, tellement bien roulée qu'elle cause des esclandres partout où elle passe. Sans oublier le livreur de pizzas plus que condescendant, une joueuse d'accordéon sans talent, un Albinos et un troublant et naïf individu qui cherche à survivre en jouant les statues vivantes dans des endroits stratégiques de la ville.

On finira par apprendre qu'il s'agit peut-être de déjouer un attentat organisé par des terroristes et visant Angela Merkel. Pas un instant croyons-nous à la possibilité de l'existence de ce plan visant la chancelière allemande. Eduardo Mendoza nous mène en bateau avec une rare dextérité. Ce ne sont pas tellement les situations qui déclenchent notre hilarité. L'accumulation des détails pourrait au contraire nous faire conclure que trop, c'est trop.

Très habilement rendu en français par François Maspero, le roman repose sur une écriture d'un rare brio. J'en

prendrais pour preuve les chapitres dans lesquels le coiffeur-détective doit se démêler avec la famille de restaurateurs chinois si faussement accommodants. Il y a le grand-père qui manie comme il le peut la sagesse ancestrale, la bru qui n'en finit pas de préparer des plats, le rejeton à la langue bien pendue qui reçoit plus que son lot de taloches. «*Quel dommage, dit l'aïeul, que je n'ai plus l'âge de faire joli cœur. Désir toujours là, mais petit oiseau disparaît.*» Il s'adresse alors à une dame qui «*est sortie en agitant l'air dense avec ses hanches, enveloppée d'un halo de beauté éthérée et de solide dignité, et en nous laissant plongés dans une flagrance débilitante.*»

Si vous êtes comme moi, vous ne tolérez plus depuis longtemps les détectives omniscients qui élucident les énigmes les plus compliquées. L'enquêteur de *La grande embrouille* présente dans d'autres romans de Mendoza avoue à la dernière page du roman: «*J'avais décidé de ne plus bouger, ni maintenant ni jamais, sous aucun prétexte.*» Et tout simplement parce que, «*les choses étant ce qu'elles étaient, il n'était pas question de quitter un travail fixe et payé avec autant de ré-*

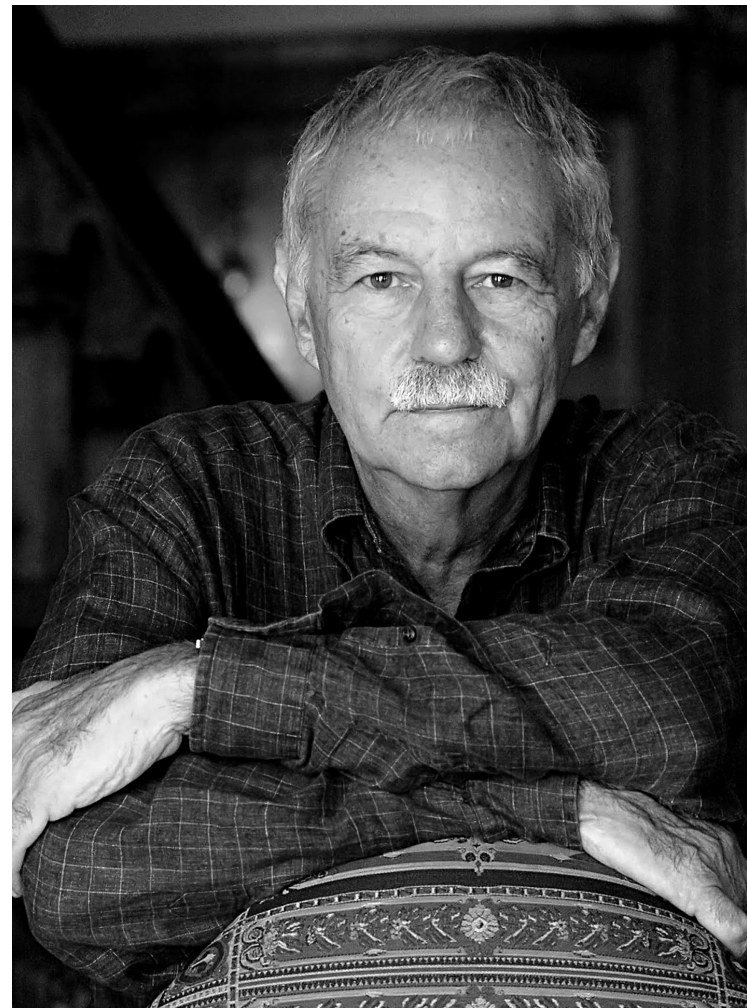
gularité que de parcimonie». Le rêve, il le laisse à Bout-de-Fromage. Il ne détesterait pas la revoir. Quant au beau Rómulo, il peut tout à son aise vivre avec la pension que l'État lui a versée pour l'empêcher de commettre de nouvelles sottises.

Les personnages du roman se débrouillent comme ils le peuvent dans un monde désorganisé où on ne tire son épingle du jeu que parce qu'on s'en est donné la peine plutôt que de céder au désespoir. Le hasard ne nous aide pas souvent. Au contraire, il nous complique la vie. Ainsi le beau Rómulo, croyant faire un hold-up dans une banque, s'aperçoit-il qu'il a mis en joue les commis d'un établissement de malbouffe. Ce qui ne l'empêchera pas de partir avec à son dos un sac de poulets rôtis!

Croyez-moi, on a là un roman brillantissime. Et très intelligent.

Collaborateur  
Le Devoir

LA GRANDE EMBROUILLE  
Eduardo Mendoza  
Traduit de l'espagnol  
par François Maspero  
Éditions du Seuil  
Paris, 2013, 248 pages



ÉDITIONS DU SEUIL

Le roman *La grande embrouille* d'Eduardo Mendoza repose sur une écriture d'un rare brio.

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Le don des langues

CHRISTIAN DESMEULES

Professeur d'anthropologie dans une université montréalaise, spécialiste d'ethnolinguistique, Benjamin Paradis, 44 ans, a voyagé aux quatre coins du monde et «*baragouine une vingtaine d'idiomes.*» Mais le héros de *La maison des pluies*, le sixième roman de Pierre Samson, a le sentiment de s'enliser un peu.

D'un côté, il vit avec «*l'angoisse de se retrouver prisonnier d'un savoir coagulé*», de plus en plus décalé d'un monde où les mots ne suffisent plus, même animé, comme il l'est, de la passion et de l'urgence de transmettre. De l'autre, il éprouve un mélange de mépris et de pitié pour la plupart de ses étudiants.

Issu d'une famille de classe moyenne montréalaise où la curiosité intellectuelle n'était pas encouragée — ce qui explique une partie de son radicalisme —, Paradis apprend du jour au lendemain qu'il aurait un fils avec une femme rencontrée pendant un séjour au Japon il y a 22 ans.

Le jeune homme vient d'atterrir à Montréal et pose à gauche et à droite des questions à propos de son géniteur, dont il serait le «*portrait craché, mais en plus compact, tristesse incluse.*» S'engage alors, pour l'un, une drôle de course à obstacles biographique. Tandis que pour l'autre se présente l'occasion, au milieu du chemin de sa vie, de jeter un long coup d'œil dans le rétroviseur.

Mais il regarde le passé en philosophant toujours un peu: «*La tragédie humaine, qu'elle soit réelle ou théâtralisée, ne tolère aucun jugement d'ordre moral: il n'y a ni mé-*

chant ni bon, les choses sont ainsi faites, les forces et les ambitions, les devoirs et les passions règlent notre sort et nous ne pouvons qu'accepter notre rôle et le jouer à fond. Et les problèmes de filiation et de legs sont les plus riches, parce qu'ils, fondamentalement, profondément ridicules.»

Une langue acérée, parfois trempée dans le vitriol, confère aux personnages et aux formules des arêtes coupantes. Pierre Samson, c'est l'évidence, possède un réel talent de dialoguiste: le scénariste de la série télévisée *Cover Girl* n'est jamais loin sous le romancier.

Fidèle à son credo romanesque, l'auteur n'est pas avare de digressions et de commentaires sur l'état du monde: on y disserte sur la bêtise conjointe de la jeunesse et des baby-boomers, sur l'état lamentable de l'enseignement universitaire ou l'allergie généralisée à l'effort. Pierre Samson y fustige notamment sans retenue, par personnage interposé, la «*déliquescence intellectuelle de la nation*» et le «*funeste affaiblissement de la parole pure.*»

Notre propre passé nous appartient-il? L'avenir a-t-il un sens? Roman «*ouvert*» et superbement maîtrisé à la tonalité souvent nuageuse et mélancolique — malgré ses nombreuses saillies d'humour, *La maison des pluies*, malgré le regard ambigu posé sur la «*tragédie humaine*», est un éloge de la complexité du monde.

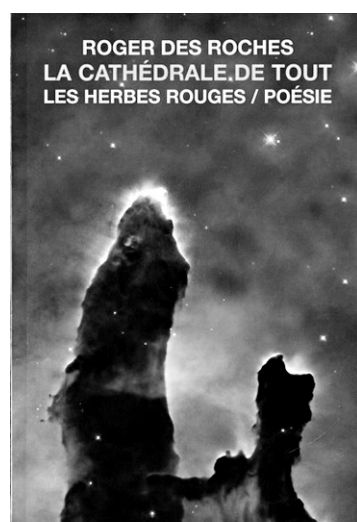
Collaborateur  
Le Devoir

LA MAISON DES PLUIES  
Pierre Samson  
Les Herbes rouges  
Montréal, 2013, 272 pages

## Dans les convulsions de Roger Des Roches

HUGUES CORRIVEAU

Poésie compliquée! Attention! C'est du Des Roches. Ce n'est jamais banal. Recherche et travail sur la langue se côtoient ici, désarçonnent bien souvent. Mais c'est beau, comme le sont l'audace et une connaissance aiguë du poétique. C'est beau, parce que l'exigence même de cette langue casse les normes, dérape, créant volontairement des courts-circuits entre le féminin et le masculin, confondant les sens d'un texte sans aucune certitude préalable: «*Louvrage de la sang de joie. / Je vois un grand métier d'eau. / Les bouches qui brillent soudain et alors. / Cachées sous les couleurs, / elles veulent ce qui rampe, / tout le festin, les dents, / toute la vitesse de la j'aime le ciel qui sont nus.*» Reconnaissons que nous ne sommes pas là dans l'évidence, qu'il faut un certain effort pour se dépatouiller dans ce qui, de prime abord, pourrait ressembler à un magma, mais qui s'insinue et fait sens au-delà de l'exacte grammaire conventionnelle.



La «*cathédrale*» du titre tire à elle un sens catho-chrétien des pulsions ou une certaine langue morale qui, chez Des Roches, étonne, pourrait-on dire, tellement l'esprit laïque a toujours prédominé chez lui, alors qu'ici les «*organismes*» sont «*capables de messe*», que le «*poète*» peut «*baptiser*». Voici une métaphore qui file tout au long du recueil, superposant les strates séculières à une certaine mystique du désir. Oui, bien sûr, comme à

l'accoutumée, on y rencontre des femmes, des sexes ouverts; bien sûr, on lèche, on jouit, mais sous l'œil d'une vieille pensée habitée par les fantasmes archaïques. Roger Des Roches parle en somme d'une pulsion claque et primitive qui recouvre celle plus obtuse d'une religion enfouie dans la conscience d'être. Le poète ouvre la bouche pour manger la chair, le monde, et, comme sans doute ailleurs, l'hostie d'enfance. Voracité féroce: «*le livre sera beau où parler à ce Jésus cannibale.*»

En fait, la tension provoque le vivant en jeu dans ce combat pour la survie des forces capables de perpétuer l'unité ou l'univers à travers la fracture. De là *Les piliers de la création* en couverture, ces colonnes de poussières interstellaires présentes dans la nébuleuse de l'Aigle au cœur de l'amas M16. Ainsi, les membres explosent et la pensée explore, les désirs s'extirpent en quelque sorte de la contrainte qui confinerait les sens. Et pourquoi? Pour «*la langue que oui! De scènes pleines, bras éclatés, on voit. / On compte. On voit. / On a Pa-*

ter, on a atome, on a voile brûlé. / Comptons les dieux, on compte / les filles qui s'éveillent devant».

Le rêve du poète est organique, proche d'un fantôme fœtal désordonné où, tout à la fois, on pénètre, on expulse, on fouit, tout cela mélangé à des pulsions dévorantes de nourriture et de ventre, d'organes génitaux et de remugles purulents. Big bang originel!

Mais aussi: «*Poème, on écrit poème [...] on écrit le temple [...] Le temple. Le neutre. Le mort. L'escalier. Le ventre. Le trompe-fourrure. Les entailles. Le cuir. Les pierres. Les vérités.*» La cathédrale du tout dire, du tout faire, du tout sauver. C'est exalté et à bout de souffle, essoufflant et imprenable, «*tout l'air tzara dans la tête*», comme il se doit. On a le tournis. C'est le fracas. C'est du Des Roches sous influence.

Collaborateur  
Le Devoir

LA CATHÉDRALE DE TOUT  
Roger Des Roches  
Les Herbes rouges,  
Montréal, 2013, 80 pages

## Jusqu'où va l'imaginaire dans une histoire d'amour?

SUZANNE GIGUÈRE

«*Quelle est la place de l'imaginaire dans une histoire d'amour?*» C'est la question que pose en creux le quatrième roman d'Emilie Andrewes, *Conspiration autour d'une chanson d'amour*, oscillant entre poésie et fantasmagorie.

Nul besoin de connaître les précédents romans de l'écrivaine de 31 ans (*Les mouches pauvres d'Ésope*, *El don d'or*, *Les cages humaines*) pour être séduit (ou pas) par

son écriture sinieuse et ses histoires en trompe-l'œil.

L'histoire d'amour flouée qu'elle raconte dans ce nouveau roman n'est que la pointe de l'iceberg. On croise dans ce récit bouillant d'imagination, drôle et tragique à la fois, une momie péruvienne, une mannequin devenue auteure de romans policiers, un designer sénile, des jumelles américaines qui s'adorent mais s'insultent «*dans des explosions de mots qu'on ne dit d'ordinaire qu'à soi-même*», des aficionados de Margue-

rite Duras, un dramaturge déchu, un bibliothécaire qui rêve de vivre dans le désert de Jaipur, la ville rose indienne, le célèbre groupe rock américain Aerosmith, un moine orthodoxe, le frère d'Emmanuelle noyé dans un lac givré, une tante victime d'un meurtre crapuleux et, bien sûr, Jack, puisque «*tous les écrivains ont un personnage qui s'appelle Jack.*»

*Conspiration autour d'une chanson d'amour* laisse un peu hagard, perdu. Comme si Emilie Andrewes avait voulu tout attraper sur son

passage, comme le ferait une flaque de mercure. Son roman a quelque chose de fiévreux, comme si, à l'instar de son héroïne, la romancière «*avait bu de l'hypocras comme d'Artagnan, ce vin de miel, de cannelle et de gingembre qui réveille les morts, comme le ferait un piment fort.*»

Collaboratrice  
Le Devoir

CONSPIRATION AUTOUR D'UNE CHANSON D'AMOUR  
Emilie Andrewes  
XYZ éditeur,  
coll. «*Romanichels*»  
Montréal, 2013, 144 pages

20<sup>e</sup> PRIX des LIBRAIRES du Québec

Qui seront les LAURÉATS?

La réponse le 13 mai 2013 au Lion d'Or à 19h! Entrée gratuite

FINALISTES ROMAN QUÉBÉCOIS

FINALISTES ROMAN HORS QUÉBÉC

WWW.PRIXDESLIBRAIRES.QC.CA

ALQ, Conseil des Arts du Canada, Canada Council for the Arts, Patrimoine canadien, Québec, LE DEVOIR

XYZ éditeur

Lucie Lachapelle

Histoires nordiques

Histoires nordiques

La toundra et les hommes

Également disponible en version numérique

www.editionsxyz.com

## LITTÉRATURE

## Edmund White: écrire par défaut, par nécessité, puis par plaisir

L'Américain francophile revient sur 40 années d'une activité littéraire prisée

Edmund White, un des invités d'honneur du festival Metropolis bleu, participera à différentes activités littéraires à l'occasion de l'événement qui se déroulera à Montréal du 22 au 28 avril. Romancier, biographe, critique, il s'est intéressé à Jean Genet et à Marcel Proust tout en élaborant une œuvre personnelle riche liée à sa mémoire personnelle.

FRANÇOIS LÉVESQUE

« **J'**étais un piètre acteur et je n'avais guère de talent pour la peinture ou le dessin. En sports, j'étais nul. Puis un jour, une enseignante m'a félicité pour l'un de mes textes en m'assurant que j'avais du talent. J'ai voulu la croire. » Ainsi Edmund White résume-t-il la genèse de sa vocation d'écrivain. Plusieurs fois primée, son œuvre se révèle souvent autobiographique, mais pas seulement. Son homosexualité, sa séropositivité, ses émerveillements et ses heurts: Edmund White manie l'impudeur en

virtuose. Au cours d'un entretien-fléuve accordé au *Devoir*, l'auteur de *La symphonie des adieux* pose un regard candide sur son parcours, sur sa vie, sur la question gaie, et ce, en anglais et en français.

Edmund White naît à Cincinnati en 1940 et passe son enfance à Chicago au sein d'un foyer brisé où planent des relets d'inceste. « Mes parents ont divorcé à la fin des années 1940. C'était très mal vu. Outre ce stigmate social, je portais déjà en moi la certitude d'être gai. » C'est dire qu'il possède déjà la substance de quelques romans lorsqu'il refuse une bourse doctorale de Harvard afin de suivre son amant à New York, en 1962.

Journaliste pigiste, Edmund White vit à Rome, à San Francisco. 1973 voit la parution de son premier roman: *Oublier Helena*. « La fin des années 1960 a été torturée. J'ai été fiancé à deux femmes, confie-t-il sur ce ton mi-sérieux, mi-amusé, qui prévaut tout au long de l'entretien. Je trouvais injuste d'être homosexuel. J'essayais d'en guérir, imaginez! Au début, j'utilisais l'écriture comme une thérapie. Puis j'ai suivi une vraie thérapie et j'ai appris à m'accepter. Dès lors, j'ai pu écrire pour le pur plaisir que cela me procure. »

En 1978, *Nocturne pour le roi de Naples* est plébiscité par Vladimir Nabokov. Le recours à la deuxième personne là où l'on privilégierait normalement la troisième rend compte de ce qu'Edmund White se rapproche de la première.

Edmund en trois temps

Deux ans plus tard, il lance sa trilogie autobiographique avec *Un jeune Américain*. Susan Sontag ne se peut plus de louanges. Suit en 1988 *La tendresse sur la peau* et, en 1997, son œuvre la plus populaire, *La symphonie des adieux*, dédiée aux victimes du sida dont il sait alors qu'il peut les rejoindre à tout moment. L'auteur y dévoile, dans l'ordre, l'enfance à la fois éblouie et meurtrie, le



MARK LENNIHAN LA PRESSE CANADIENNE

Romancier, dramaturge, essayiste et épurien, Edmund White est aussi un militant. Il a cofondé l'organisme AIDES, qui apporte soutien et ressources aux personnes atteintes du VIH sida.

jeune âge adulte des excès et des frémissements, et, enfin, la maturité douloureuse mais éclairée. Tout y passe, sans censure: rencontres éphémères enfiévrées, émois momentanés ou prégnants, réflexions, doutes...

Romancier, dramaturge, essayiste et épurien, Edmund White est aussi un militant, en témoigne *Les états du désir: voyages en Gay Amérique (sic)*, qui lui permet en 1980 de commenter a posteriori les émeutes de Stonewall qui agiteront New York au cours des années 1960 et donneront naissance à des mouvements organisés de lutte pour les droits des gais. « J'étais à Stonewall en 1969. Le mouvement de protestation contre la répression policière correspond avec le moment de ma propre émancipation. Il s'agit pour moi d'une période charnière. »

Son implication va au-delà des mots: installé en France entre 1983 et 1990, Edmund White y cofonde en 1984 l'organisme AIDES, qui apporte soutien et ressources aux personnes atteintes du VIH sida. Membre de l'Académie américaine des arts et des lettres et officier de l'Ordre des arts et des lettres de France, il est depuis revenu aux États-Unis où il enseigne la création littéraire à l'Université de Princeton.

Ces jours-ci...

Le passage attendu d'Edmund White au festival Metropolis bleu sera notamment l'occasion pour lui de discuter de son plus récent roman,

approuve désormais le mariage gai. Là-bas toutefois, point de flot humain venu déverser son outrage sur le Capitole. Une disparité dans les réactions qui n'étonne pas vraiment Edmund White.

« A quelques exceptions près, les Français n'ont jamais aimé discuter de l'identité sexuelle — j'ai eu des échanges houleux à ce sujet avec mon défunt ami Michel Foucault. En France, il n'y a pas un roman gai emblématique, pas plus qu'il y a un roman juif ou un roman noir, en cela que rien n'est spécifique et tout est littérature. C'est tabou non pas parce que les Français sont puritains, mais parce qu'ils sont universalistes. Aux États-Unis, des meurtres homophobes ont choqué, ont secoué. Mine de rien, une comédie de situation comme Will and Grace [mettant en vedette deux hommes gais et deux femmes hétérosexuelles] a permis aux Américains d'appivoiser la réalité gaie. En même temps, l'histoire américaine nous enseigne que, lorsque le moment d'une avancée des libertés civiles est venu, rien ne peut freiner celle-ci. » Des propos qui font écho à la couverture du magazine *Time* du 8 avril prophétisant: « Le mariage gai d'ores et déjà gagné. »

Parmi les activités auxquelles participera Edmund White au cours de son séjour montréalais, signalons le brunch littéraire donné en son honneur (le samedi 27 avril à 12h30 au restaurant Brooke, 8 Sherbrooke O.) ainsi que deux entrevues publiques de 90 minutes chacune: la première menée par la romancière Catherine Mavrikakis, le vendredi 26 avril à 19h à la librairie Gallimard (3700, boul. Saint-Laurent), et la seconde le samedi 27 à 18h à la Grande Bibliothèque en présence du philosophe français Frédéric Martel.

Le Devoir

## À surveiller à Metropolis bleu

Table ronde

La romancière, historienne et sociologue Régine Robin, le comédien et metteur en scène Daniel Brière et l'écrivain Éric Dupont tenteront d'expliquer pourquoi Berlin exerce une telle fascination sur les artistes (et sur eux, on le présume). **Histoires berlinoises** se veut une porte d'entrée dans une capitale culturelle en constante mutation. Jeudi 25 avril à 18h30 au Goethe-Institut, 1626, boulevard Saint-Laurent (suite 100).

Soirée chic

Un événement-bénéfice visant à souligner les 15 ans d'existence de la Fondation Metropolis bleu, la soirée **Le fruit défendu**, sera non seulement l'occasion de savourer le proverbial fruit, en l'occurrence avec des cidres primés, des bouchées fines et des chocolats non moins exquis, mais également de l'entendre par le biais de lectures d'extraits d'œuvres séminales telles *Histoire d'O* de Pauline Réage, *L'amant* de Marguerite Duras ou encore *Venus Erotica* d'Anaïs Nin. Jeudi 25 avril à 20h à l'hôtel 10, 10, rue Sherbrooke Ouest.

Conférence

Psychologue à l'Institut de santé mentale Douglas, le docteur Camillo Zaccchia donnera une conférence gratuite intitulée **Aux frontières du bien et du mal: la vie copiant l'art dans un monde divisé**. En partant de la prémisse que les maux de la société découlent de ceux qui grugent les individus qui la composent, le docteur Zaccchia explorera différents enjeux socioculturels en s'appuyant notamment sur l'œuvre de George Orwell (*1984, La ferme des animaux*). Samedi 27 avril à 12h30 à l'hôtel 10, 10, rue Sherbrooke Ouest.

Tous les détails à <http://metropolisbleu.org/>

## Edmund White: biographe

Bien que ses autobiographies figurent parmi ses ouvrages les plus connus, Edmund White ne s'intéresse pas qu'à sa seule personne. Hormis plusieurs romans de fiction, l'écrivain a signé au fil des ans un tiers de biographies fort respectées: *Jean Genet* (Gallimard, 1993), *Marcel Proust* (Fides, 2002) et *Rimbaud, la double vie d'un rebelle* (Payot, 2011). Et c'est sans compter *Hotel de Dream* (Plon, 2007), un roman historique consacré à l'écrivain américain Stephen Crane, mort de tuberculose en Allemagne en 1900 à l'âge de 28 ans. L'auteur entretient-il d'autres velléités biographiques? « J'avoue que je lorgne depuis longtemps du côté de Baudelaire. Malheureusement, pour le marché anglophone, on ne cesse de me dire que les lecteurs ne sauront pas de qui il s'agit. Mon livre sur Rimbaud était à cet égard jugé très risqué. Mon agent et mon éditeur préféreraient que j'écrive sur Jackie Kennedy, confie-t-il en aparté. Le milieu littéraire est devenu très frileux. »

JACQUES FERRON  
MADELEINE FERRON  
ROBERT CLICHE

Une famille extraordinaire  
CORRESPONDANCES 1 / 1946-1960  
Édition préparée par  
Marcel Olskamp et Lucie Joubert

« Après tant d'ouvrages sur Jacques Ferron et tant d'inédits de l'écrivain, qui aurait cru possible que sa correspondance, jusqu'ici inaccessible, avec sa sœur Madeleine et son beau-frère Robert Cliche révélerait l'essentiel ? »

Michel Lapiere, *Le Devoir*

LEMÉAC

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

© Stephano Gaulin

PRIX littéraire DES COLLÉGIENS 10<sup>ÈME</sup> ANNIVERSAIRE

ÉRIC DUPONT remporte le Prix littéraire des collégiens 2013, pour son roman *La fiancée américaine* chez Marchand de Feuilles.

[www.prixlitterairedescollégiens.ca](http://www.prixlitterairedescollégiens.ca)

BANQUE NATIONALE GROUPE FINANCIER QUÉBECOR fil (Fédération internationale de la littérature) ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉTUDES QUÉBÉCOISES CRILCO nuit blanche

LE DEVOIR FONDATION MARC BOURGIE lettres québécoises Éducation, Loisir et Sport Québec Culture et Communications Québec

## LITTÉRATURE

BÉDÉ

## Philémon, un dernier petit tour

FABIEN DEGLISE

Sacré Fred! Il aura vraiment cultivé l'art de la déconstruction, de l'absurde, de la poésie délicatement subversive et surtout de la surprise, par la remise en question des codes narratifs du 9<sup>e</sup> art, jusqu'à la toute dernière page. Au sens propre.

Il faut se rendre au bout de la 16<sup>e</sup> aventure de Philémon, *Le train où vont les choses* (Dargaud), qui paraît sur le marché au Québec quelques jours à peine après le décès de son géniteur, pour mesurer la détermination et la constance de ce jardinier de l'imaginaire. Et surtout

En posant le point final des aventures de Philémon, Fred renoue ici avec l'absurde mis en case

pour ne plus pouvoir douter d'une cruelle fatalité: cet album est présenté comme «l'ultime voyage de Philémon». Pas pour rien.

Impossible d'en dire plus. Alors, revenons au début de cet «ultime voyage» qui démarre dans la boucane

nauséabonde provenant d'une «lokoapattes» échouée dans un marais. C'est bien sûr la faute du chauffeur Bougon, Joachim Bougon, qui, en s'assoupissant, a forcément cessé de la nourrir avec ses folles rêveries, carburant de cette machine improbable à la fonction cruciale dans l'univers de Fred: c'est elle qui tire le train où vont les choses. Et bien sûr, si rien n'est fait pour la remettre sur ses rails, il y a comme un équilibre précaire dans le récit qui pourrait être menacé.

Constance, disions-nous? En posant le point final des aventures de Philémon, Fred renoue ici, en passant par un coup de crayon reconnaissable parmi mille et un scénario à l'espièglerie savoureuse, avec l'absurde mis en case, absurde dont il a posé les premières bases en 1965 dans les pages du magazine *Pilote*. En 1972, *Le naufragé du «A»* a donné l'envol à cette série, désormais culte, qui a marqué l'imaginaire de milliers d'enfants — y compris ceux qui résident encore dans certains adultes — dans la francophonie et ailleurs. Petite didascalie: il n'est d'ailleurs pas bête de le relire.

Terriblement décalé, portant avec la même légèreté ce regard profond sur la condition humaine, sur les paradoxes nourris par le vivre ensemble et le vivre avec soi, exposant aussi quelques vérités —



«Quand on va n'importe où, on finit par aller nulle part» —, cette sortie de mythe se présente autant comme une bonne paire de chaussons confortables que comme le testament d'un créateur génial qui, en près de 60 ans de carrière, a réussi à contrôler, à façonner sa fo-

lie pour mieux la partager avec le reste du monde. Un testament tracé pas très loin des lettres qui écrivait les mots «océan Atlantique», qui va rendre crédule quelqu'un qui historiquement ne l'était pas, qui évoque l'onirisme, l'engagement, et auquel on ne peut

finalement reprocher qu'une seule chose: un nombre de pages certainement trop limité au regard des 26 années qu'il a fallu attendre depuis *Le diable du peintre*, l'aventure précédente, pour en arriver là.

Le Devoir

## Ils ont dit

Le monstre sacré a inspiré les grands. En marge de la double sortie, celle de l'album *Le train où vont les choses* (Dargaud) côté librairie et celle du bédéiste, Fred, côté «paradis», plusieurs grands noms de la bédé contemporaine ont accepté de se souvenir...

« J'ai passé ma jeunesse à lire les aventures de Philémon. Fred fait partie des auteurs "à part"; son dessin est inimitable et l'univers magique qu'il a développé ne se retrouve que chez lui. Il n'a pas fait école, car il est unique en son genre. À chaque nouvel album, je me replonge dans cette drôle de poésie sans en comprendre toutes les subtilités. Cette œuvre garde toute sa fraîcheur et sa force. »

Guy Delisle, auteur des *Chroniques de Jérusalem* (Delcourt) et du *Guide du mauvais père* (Delcourt)

« Fred m'a ouvert une porte, une de ces portes qu'on ne peut plus refermer tant elles donnent sur les possibilités infinies de la bédé. Si Philémon pouvait dompter des pianos à queue, Jérôme Bigras allait pouvoir approcher des tondeuses à gazon, plonger dans des laveuses et trapper le passager de circulaires. Avec Fred, l'humour absurde se marie à la poésie, comme Raymond Devos, comme Sol. Drôle, intelligent et lyrique à la fois. Fred m'a initié au jeu formel en enjambant le cadre des cases, en sortant des pages, en réinventant la lecture même de la bédé. Le fond du trou [dernière aventure de Jérôme Bigras] aurait pu lui être dédié. »

Jean-Paul Eid, auteur des *Aventures de Jérôme Bigras* (La Pastèque) et des *Naufragés de Memoria* (Les 400 Coups).

« Dans les années 60 et 70, dans le journal *Pilote*, il y avait Philémon! Philémon, son maillot rayé, ses pieds nus, sa mère rebelle et son âne... Et dans le même *Pilote* et à la même époque, il y avait dans la Rubrique-à-Brac de *Gotlib* un personnage moustachu au nom aussi grec qu'improbable: Othon Aristidès (Frédéric Théodore). J'ai été enchanté d'apprendre que cet Othon Aristidès là n'était nul autre que Fred, l'auteur dudit Philémon! On nous dit que Fred est mort, mais je n'en crois rien; un auteur devenu lui-même un personnage ne peut qu'être devenu immortel par les deux bouts. »

Jean-Louis Tripp, coauteur de la série *Magasin général* (Casterman)

« J'ai rencontré Fred en 1992. C'était l'imagination de Salvador Dalí dans le corps de Félix Leclerc. Avec sa grosse moustache et ses yeux pétillants, il avait ce côté plus grand que nature qui sautait immédiatement aux yeux. Fred était une sorte de poète surréaliste de la bande dessinée. Il y a dans son œuvre un regard d'enfant qui refuse de grandir doublé d'un goût démesuré pour l'extraordinaire. Il était capable de faire entrer la magie dans la tête de ses lecteurs, et ça, c'est un don incroyable. »

Philippe Girard, auteur de *Rewind* et de *La mauvaise fille* (Glénat Québec)

POLAR

## Donna Leon, canicule et faits divers

MICHEL BÉLAIR

C'est l'été et on crève de chaleur à Venise. Accablé par la canicule, le commissaire Guido Brunetti n'en peut plus d'attendre de partir en vacances en montagne avec sa petite famille. Mais voilà que deux affaires, coup sur coup, vont plutôt le retenir près des canaux odorants de la Sérénissime.

Il y a d'abord cette histoire de gourou qui profite de la crédulité des vieilles dames pour les escroquer; l'affaire est d'autant plus délicate que la tante de l'inspecteur Vianello est une des victimes inconscientes du charlatan. Comment réussir à lui ouvrir les

yeux et à coincer du même coup le coquin devenu méfiant? Cela n'empêche pas Brunetti de faire ses bagages mais, alors qu'il file déjà en train vers le Piedmont, un cadavre gênant est découvert

Les fans le savent déjà: il n'y a que de très rares coups de feu ici, pas de sang ou si peu, et aucune poursuite effrénée zigzaguant sur le grand canal entre les gondoles et les vaporetto

dans un quartier chic de Venise... et le commissaire doit abandonner la famille à mi-parcours pour revenir s'attaquer à cette affaire.

L'homme assassiné est un haut fonctionnaire et les indices s'accroissent en laissant

bientôt remonter des odeurs de corruption. En fouillant un peu partout grâce aux «talents» de la signora Elettra, Brunetti et Vianello ont bientôt dans leur mire une juge, un promoteur immobilier «créa-

tif», un banquier... et probablement le milieu gai de la ville. On ne vous en dira évidemment pas plus sinon que, comme d'habitude, le vice-questeur Patta se révèle à la hauteur de sa réputation.

C'est bien sûr la finesse d'ob-

servation de Donna Leon qui rend toutes les enquêtes de Brunetti passionnantes. Les fans le savent déjà: il n'y a que de très rares coups de feu ici, pas de sang ou si peu, et aucune poursuite effrénée zigzaguant sur le grand canal entre les gondoles et les vaporetto. Tout plein de petites dégueulasseries ordinaires, par contre, et de veuleries toutes plus admises les unes que les autres...

Il y a aussi que les personnages que propose Donna Leon sont de vrais personnages de roman. À commencer bien sûr par Brunetti et sa famille, que l'on connaît maintenant depuis une vingtaine de



GINA DOGGETT AGENCE FRANCE-PRESSE

La finesse d'observation de Donna Leon rend toutes les enquêtes de Brunetti passionnantes.

livres. Type même de l'honnête homme, le commissaire est une sorte d'illusoire dernier rempart contre lequel la vraie vie vient s'écraser lourde de ces petites femmes devenues partout de plus en plus quotidiennes. Avec Venise qui s'enfonçe chaque jour un peu plus en arrière-plan, le portrait est encore une fois saisissant.

Collaborateur  
Le Devoir

BRUNETTI ET LE MAUVAIS AUGURE  
Donna Leon  
Traduit de l'américain par  
William Olivier Desmond  
Calman-Lévy  
Paris, 2013, 286 pages



Rencontre avec Marie-Renée Lavoie, auteure de *Le syndrome de la vie et la petite et le vieux*, XYZ  
Mardi 23 avril 19 h 30

Animation: Soizic Josse  
Contribution: un livre de votre bibliothèque à des jeunes (15-20 ans) et à deux centres pour femmes en difficulté.



Beaucoup plus qu'une librairie!  
2653 Masson, Montréal, Qc  
514 849-3585

SODEC  
Québec

En librairie

BOB VAN LAERHOVEN  
LA VENGEANCE DE BAUDELAIRE

« La vengeance de Baudelaire est un livre qui vous interpelle dès la première ligne et qui ne vous lâche qu'après 326 pages, vous laissant haletant. Un roman historique dans un langage qui semble avoir été soufflé par Flaubert lui-même. »  
Jan Haevermans, Knack magazine

« Il est passionnant de voir comment Van Laerhoven associe la vie tragique et l'œuvre géniale de Baudelaire dans son récit... Là aussi, les relations familiales tordues et les déviations sexuelles sont le moteur des crimes. »  
John Vervoort, De Standaard der Letteren

« Un décor historique précis et la représentation crédible d'une époque. L'histoire de poètes, de voleurs et de diables, une descente qui glace le sang dans l'enfer du mal, la tromperie, la ruse, la vengeance et la revanche. »  
Paul Depondt, De Volkskrant, Les Pays-Bas

326 pages ISBN 978-2-922889-91-8  
éditions pratiko

JACQUES MATHIEU ET SOPHIE IMBEAULT  
LA GUERRE DES CANADIENS  
1756-1763

Déjà en librairie

SEPTENTRION, Q.C. CA  
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Council des Arts  
du Québec

## LIVRES

## Zinn, l'historien des oubliés

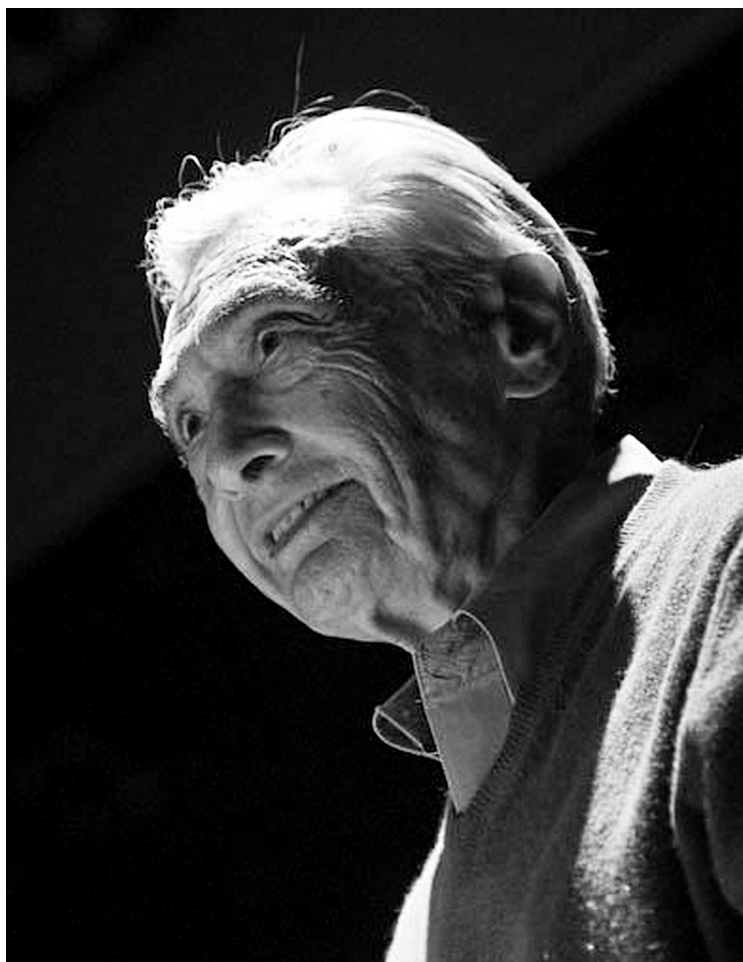
MICHEL LAPIERRE

Lorsque, vers 1980, Howard Zinn (1922-2010) achète une maison au Massachusetts, il téléphone à la banque pour emprunter sur hypothèque. On lui demande : « Vous êtes bien le Howard Zinn, celui qui croit que la propriété, c'est le vol ? » Comme le suggère ce trait taquin, la biographie que Martin Duberman consacre à son ami l'historien de gauche n'exclut pas la critique constructive. Mieux qu'une vénération, l'amitié y est chaleur et lumière.

Lui aussi Américain et historien de gauche, Duberman (né en 1930) insiste, dans son livre très fouillé, traduit de l'anglais par le Québécois Thomas Déri, sur la solidarité instinctive, chez son aîné, avec

les exclus de l'histoire officielle, si élitiste, si grandiloquente. Né à New York d'immigrés juifs très pauvres, Zinn, obligé dès l'adolescence de gagner sa vie, inscrit à l'université à 27 ans grâce à une allocation militaire, décroche en 1956 un poste qui le jette dans la lutte sociale.

Il est professeur d'histoire au Spelman College d'Atlanta, établissement pour jeunes filles noires, à l'époque où la ségrégation raciale sévit encore. Il embrasse la cause du mouvement afro-américain avant d'enseigner à l'Université de Bos-



Howard Zinn était l'un des premiers, avec Noam Chomsky, à s'opposer à la guerre du Vietnam.

ton. Mais, comme le rapporte Duberman, le romancier noir Ralf Ellison, qui aime le courage de Zinn, remarque délicatement : « En se concentrant sur le mystère de la race, Howard avait fermé les yeux sur un mystère bien plus troublant, celui de la culture. »

Sous-estimer l'importance de

la culture au cœur des luttes sociales, voilà le point faible de Zinn que Duberman examine, avec beaucoup de doigté, pour ne pas obscurcir les grandes qualités d'une réflexion historique novatrice. Le biographe regrette avec raison que, dans *Une histoire populaire des États-Unis* (1980), le meilleur et le

plus lu de ses ouvrages, l'intellectuel de gauche ait négligé l'impact moral de la très ancienne présence hispanique, du transcendantalisme (Emerson, Thoreau, etc.), de la révolution sexuelle...

À sa suite, on déplore que, parfois, un Zinn manichéen ait divinisé les masses laborieuses, oubliant que le populisme est un puissant soutien de l'ordre établi, et diabolisé les élites, malgré la contribution précieuse que des dissidents d'un milieu privilégié apportent au progrès social. Mais il faut souscrire au jugement final de Duberman : l'historien a révolutionné sa discipline « en rectifiant les récits traditionnels qui ne parlent pas des gens ordinaires ou de ceux qui refusent le statu quo ».

L'un des premiers, avec Noam Chomsky, à s'opposer à la guerre du Vietnam, Zinn, comme cet ami fidèle, partageait, à l'encontre du marxisme, jugé autoritaire, un anarchisme réfléchi, pacifique. Moins abstrait, moins dialecticien que Chomsky, il soutenait que « la guerre est la forme extrême du terrorisme » et se mettait dans la peau des victimes des bombardements américains. L'histoire, Zinn la sentait dans sa chair.

Collaborateur  
Le Devoir

**HOWARD ZINN**  
UNE VIE À GAUCHE  
Martin Duberman  
Lux  
Montréal, 2013, 400 pages

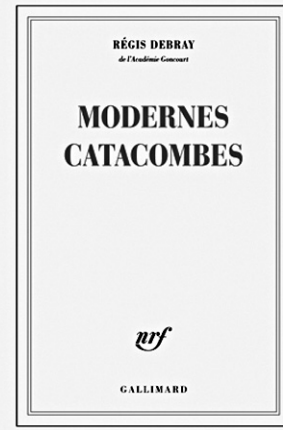
## Revoir le passé

NAÏM KATTAN

Régis Debray a eu l'excellente initiative de réunir ses essais des 20 dernières années. Son ouvrage, *Modernes catacombes*, comprend des articles, des préfaces, des conférences où sa préoccupation première est la littérature. On sait qu'il a eu une vie intense d'engagement et d'action. Il fut présenté comme un compagnon de Che Guevara, connu la prison et participa à la politique en France. Dans cet ouvrage, il nous livre ses réflexions.

Sans renier le passé, il tourne la page sur les aventures, la politique, et s'attache à la littérature qui, comme le dit Julien Gracq, est « un refuge contre tout le machinal du monde ». Il fait part de ses admirations, entre autres pour Gracq, Lacouture, Semprun, Mauriac, Romain Gary. D'autres posent des problèmes. Il fait l'éloge de Sartre l'écrivain, auteur des *Mots*, sans le suivre dans ses prises de position ambiguës et contradictoires. Celui qui le retient le plus est Malraux. Son accord est mesuré. Il le considère plus comme un visionnaire que comme un penseur. Sa vision est forte, vaste, admirable, et sa sensibilité l'est tout autant même si les femmes sont absentes dans son œuvre. Il se sert de l'action pour alimenter cette vision, d'où les changements de cap.

On a le sentiment qu'il reconnaît en lui un semblable et qu'à travers lui, il se juge et met en question le monde tel qu'il se présente. Certes, la France a eu de grands hommes politiques et son admiration pour le général de Gaulle est totale. Le



passé littéraire abonde en richesse alors que le présent se caractérise par son absence. La course à la célébrité, un produit des médias, est néfaste et l'exemple qu'il en donne est celui de Sollers. Debray, qui a fondé une revue sur les technologies de communication, en mesure la puissance.

La phrase de Debray est le reflet de l'état de son esprit. Elle est faite de retours, de reprises et d'une abondance de métaphores. Après une existence mouvementée, il cherche un répit dans la réflexion littéraire. Le monde devant nous peut nous sembler désolant et pauvre. Heureusement, les trésors du passé sont à notre portée. Voici une urgente invitation à poursuivre la réflexion.

Collaborateur  
Le Devoir

**MODERNES CATACOMBES**  
Régis Debray  
Gallimard  
Paris 2013, 307 pages

## L'encre noire

Les études de Jean Starobinski sur la mélancolie

GEORGES LEROUX

Il faut remercier Maurice Olender d'avoir invité Jean Starobinski à rassembler dans sa belle collection ses études sur la mélancolie. Dispersées dans des publications souvent difficiles d'accès, ces études s'étaient sur toute la vie de l'écrivain et abordent les thèmes qui sont au centre de son œuvre. Depuis son grand livre sur Rousseau, où déjà elle affleurait à chaque tournant, Starobinski n'a cessé de revenir vers la figure littéraire de la mélancolie, mais comme il le rappelle dans son avant-propos, son intérêt s'était d'abord développé à l'occasion de ses études de médecine. C'est ainsi qu'on trouvera, en ouverture de ce recueil, le texte original de sa thèse, *Histoire du traitement de la mélancolie*, déposée à Lausanne en 1959.

Considérée comme un travail fondateur, cette recherche fut publiée à Bâle en 1960 et elle ne fut jamais rééditée. Quand on en prend connaissance, on est surpris de la voir s'ouvrir sur Homère et les médecins grecs pour aborder ensuite la tradition spirituelle médiévale du péché d'acedia. Au cœur de cette riche enquête, la pensée de Marsile Ficin, ce penseur du néoplatonisme renaissant, qui occupe une

place centrale dans les études de Raymond Klibansky, de Fritz Saxl et d'Erwin Panofsky sur la gravure de Dürer, *Melancholia I*. Starobinski demeure dans ce texte un historien de la médecine, mais déjà on y observe ce qui deviendra pour ainsi dire sa signature : une alliance profonde, comme chez Pontalis, d'une sensibilité littéraire d'une exceptionnelle finesse et de la rigueur associée à l'observation.

Plusieurs des études rassemblées dans ce livre traitent du grand opus de Richard Burton, publié à Oxford en 1621, *L'anatomie de la mélancolie*. Starobinski est non seulement un lecteur attentif de cette somme dont l'unité échappe au regard profane, mais il semble surtout fasciné par le travail complexe sur tous les aspects du tempérament mélancolique. Au cœur de cette complexité, le paradoxe d'un caractère apte aux choses sublimes, mais emporté par l'ironie satirique et la haine de soi. De Baudelaire à Freud, Starobinski passe en revue toutes les figures où ce paradoxe s'exprime dans les images du miroir et du repli. Rappelant le livre de Ludwig Binswanger, qui intéressa Foucault dans sa jeunesse, il montre les liens profonds de la mélancolie et du désarroi menant jusqu'à l'inertie.

Le rôle de l'écriture

Tout ce monde forme presque une famille, étendant ses ramifications dans toute la littérature du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle. On y rencontre Kierkegaard, mais aussi Mandelstam, à qui Starobinski consacre des pages admirables, et Walter Benjamin qui ne cesse de l'accompagner. Dans cette famille, les liens se fondent d'abord sur un rapport à l'écriture qui unit ceux que leur vision mélancolique du monde rapproche dans une même posture. Il n'est pas si facile de la décrire, et quand Starobinski s'arrête sur la peinture de Chirico, il ne fait qu'y retrouver ce que déjà Aby Warburg avait reconnu, cette forme pathétique, ce geste méditatif propre à ceux qui ont renoncé. Si les études rassemblées ici ont un thème central, c'est peut-être surtout par la tonalité particulière de l'écriture de Starobinski qu'elles semblent trouver leur unité. Personne mieux que lui, en effet, n'a su s'approcher de ces écrivains et philosophes emportés par une afflicton que la médecine contem-

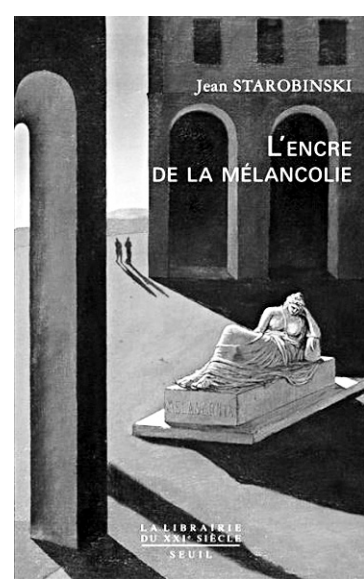
poraine aime catégoriser comme forme de la dépression. Ne faut-il pas mettre en question ces définitions toutes faites et suivre Starobinski sur le chemin plus difficile d'une compréhension nourrie aux sources de la littérature et de l'art ? La tristesse de l'esprit devant l'infirmité de la connaissance, impossible à maîtriser dans l'espace d'une vie que déjà mesure le sablier de Dürer, alors même qu'elle commence, tel semble être l'espace commun de la littérature et de la psychologie. C'est dans cette proximité que le regard de Jean Starobinski a trouvé son registre le plus riche, le plus juste aussi.

Le titre de ce recueil vient accentuer le rôle de l'écriture dans la recherche d'une issue. L'écrivain y trouve un geste sauveur, qui le délivrera de l'écartèlement entre cette errance infinie que Benjamin décrivait dans ses *Passages* ou dans ses études sur Baudelaire, et une réclusion sédentaire qui peut le conduire au silence. L'écriture peut-elle constituer le remède qui ramène à l'action ? Parce qu'elle

dessine au moins le chemin qui détourne de la mort, elle apparaît comme cette encre capable d'accueillir la mélancolie en neutralisant ses effets, la bile noire qui lui donne son nom. Lire ou relire ces études, c'est aller à la rencontre d'un des essayistes les plus subtils et les plus sensibles de notre temps.

Collaborateur  
Le Devoir

**L'ENCRE DE LA MÉLANCOLIE**  
Jean Starobinski  
Éditions du Seuil, coll.  
« La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle »  
Paris, 2012, 662 pages



Triptyque www.triptyque.qc.ca

« L'un des plus beaux ouvrages qui allie poésie et image jamais imprimés au Québec. »  
- Bernard Lévy. *Vie des arts*, n° 230.

**alphabètes**  
Patrick Coppens  
ALPHABÈTES de Patrick COPPENS  
Bestiaire, 120 pages, avec 56 dessins de l'auteur. 30 \$

Faites imprimer votre propre livre

Votre roman, votre récit, vos souvenirs.  
25 copies, 500 copies, une seule copie...  
C'est vous qui décidez.

Qualité librairie

Claude Ajar  
**Le frère de l'autre**  
Histoire inventée

bouquinplus.com  
Service de livre à la demande  
Pierre Larochelle  
plarochelle@bouquinplus.com  
514 277-6022 poste 231

Librairie **Monet** Des livres et des libraires

Causeries / Conférences

Samedi 20 avril - 14 h



**VACHE À LAIT : DIX MYTHES DE L'INDUSTRIE LAITIÈRE**

Conférence avec Élise Desaulniers

Judi 25 avril - 19 h



**CAUSERIE AVEC MADELEINE GAGNON**

Autour de son récit autobiographique  
Depuis toujours, publié aux éditions Boréal.

Samedi 27 avril - 14 h 30



**RENCONTRE AVEC ALAIN MABANCKOU ET MAYLIS DE KERANGAL**

Dimanche 28 avril - 14 h



**CAUSERIE AVEC DENI Y BÉCHARD**

Autour du récit *Remèdes pour la faim*,  
publié chez Alto  
Animation : Tristan Malavoy-Racine

Réservations obligatoires : 514-337-4083  
ou [evenements@librairiemonet.com](mailto:evenements@librairiemonet.com)

Librairie Monet • Galeries Normandie • 2752, rue de Salaberry, Montréal (QC)  
H3M 1L3 • Tél. : 514-337-4083 • [librairiemonet.com](http://librairiemonet.com) • [monet.ruedeslibraires.com](http://monet.ruedeslibraires.com)

# ESSAIS

## États-Unis: la bataille des idées



LOUIS CORNELLIER

« Malgré l'impression qui domine souvent les esprits, écrit l'historien québécois Donald Cuccioletta, les Américains n'ont pas peur du changement. Leurs mythes fondateurs sont radicaux, républicains, résolument critiques de l'autorité. » Même s'il est vrai que « les États-Unis n'ont jamais connu, contrairement à l'Europe, un autre mode de production que le capitalisme », leur histoire est malgré tout riche en tournants. Fondé sur l'idée de « permettre aux gens d'être heureux, [...] une première dans l'histoire de l'humanité », le pays, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, abolit l'esclavage, se relance, dans les années 1930, avec le New Deal, se mobilise, dans les années 1960, pour les droits civiques et élit, en 2008, son premier président noir, associé à la gauche. Ce pays, constate Cuccioletta, est surprenant.

Dans *Où vont les États-Unis? Espoirs et clivages d'une société en crise et d'un Empire déclinant*, l'historien analyse la crise qui frappe actuellement le pays et tente d'identifier les solutions qu'il mettra en avant pour maintenir sa domination. La sortie de crise passera-t-elle par une sorte de renouveau du New Deal — une solution chère à ceux qui ont mis leurs espoirs en Obama en 2008 — ou par le néoconservatisme incarné par les populistes du Tea Party?

### Une lutte culturelle

Le principal intérêt de l'essai de Cuccioletta est de montrer qu'une lutte culturelle, une véritable bataille des idées, a lieu sur le territoire états-unien depuis longtemps. Le mythe d'une « société libérée en grande partie des structures étatiques » occupe une place centrale dans la psyché américaine. Les moments de crise et les temps d'incertitude ébranlent toutefois ce socle idéologique.

Ainsi, la Grande Dépression des années 1930 oblige à



SPENCER PLATT AGENCE FRANCE-PRESSE

Barack Obama a suscité de grands espoirs chez la gauche.

conclure que « c'est à l'État de remettre de l'ordre dans un capitalisme qui, laissé à ses propres inclinations, engendre le chaos ». Même pour sauver le capitalisme, expliquent alors les partisans de l'économiste Keynes, l'État doit intervenir afin de « faire en sorte que les classes moyennes et populaires y trouvent leur compte ». Ce New Deal, une sorte de compromis entre les intérêts du capital et ceux des travailleurs, tiendra le coup jusqu'au milieu des années 1970.

« Contrairement à la légende, écrit Cuccioletta, la gauche est très active aux États-Unis. Bien que la gauche ait toujours été idéologiquement et politiquement minoritaire, elle a été malgré tout présente tout au long des phases importantes de l'histoire du pays. » Souvent même carrément anticapitaliste (qu'on pense à Chomsky, par exemple), cette gauche, en général, s'accommode du compromis mis en œuvre par Roosevelt, mais elle perd néanmoins progressivement du terrain sur le plan idéologique.

Pour les partisans du laisser-faire, en effet, « Keynes est un dangereux radical de gauche », qu'il faut à tout prix combattre. La droite, inspirée par des penseurs libertariens comme Von Mises, Hayek, Friedman et Rand, mène donc une bataille des idées dans le but de « changer les mentalités et les valeurs de la société ». L'arrivée au pouvoir de Reagan, en 1980, illustre l'efficacité de cette campagne de propagande. « L'idée de la supériorité de l'économie dérèglemen-

tes et du laisser-faire » tient désormais le haut du pavé et s'accompagne de l'idée concomitante selon laquelle l'« égoïsme de l'intérêt personnel est le seul principe moral digne d'être suivi », explique Cuccioletta.

Le fait que même un démocrate comme Clinton se plie à ce courant montre avec force que ce sont bel et bien les idées qui mènent le monde et que la droite a gagné la bataille. Sous Bush fils, ce néolibéralisme s'allie à un néoconservatisme bellicieux d'inspiration religieuse, un programme qui mènera à la catastrophe militaire en Irak et en Afghanistan et à la crise économique de 2008.

### L'hégémonie

Obama hérite alors de cette triste situation, mais suscite de grands espoirs à gauche. Toutefois, il n'a pas les pleins pouvoirs — la Chambre des représentants demeure à majorité républicaine — et ses hésitations, note Cuccioletta, « alimentent la droite », qui ne désarme pas. Pour les États-Unis, poursuit l'historien, « il ne peut être question d'abandonner le projet d'hégémonie mondiale ». Il reste à savoir, aujourd'hui, « comment restructurer cette suprématie et lui donner un nouvel élan d'une manière qui corresponde aux besoins des États-Unis et qui leur permet de faire face aux réalités des nouveaux rapports de force dans le monde ».

Les défis sont gigantesques: l'économie est en panne et le déficit explose, les infrastruc-

tures ont besoin d'une sérieuse mise à jour, le système éducatif est « en déperdition » — ce qui fragilise la place des États-Unis dans l'économie du savoir —, le pays souffre d'un profond déficit démocratique (taux de participation électorale anémique, influence des lobbys, bipartisme qui interdit la diversité idéologique) et la politique étrangère semble sans boussole depuis les échecs des récentes tentatives impérialistes.

Cuccioletta, fidèle à sa manière toujours un peu brouillonne, ne propose pas de solutions précises de sortie de crise. On comprend malgré tout qu'il rêve d'un renouveau du New Deal adapté à la situation actuelle — il urge, écrit-il, d'augmenter les impôts des riches, de réinvestir dans les services essentiels à la population et de réglementer sévèrement les activités bancaires et financières — et qu'il compte sur les mouvements sociaux de gauche pour insuffler cet élan et contrer les thèses délétères du Tea Party.

Le grand mérite de son essai est de rappeler qu'une société est un terrain d'affrontements idéologiques incessants et que la gauche, pour espérer gagner la bataille, doit d'abord conquérir les têtes. Quand on constate à quel point le Parti québécois, par électoralisme et au nom du réalisme, triture son idéologie sociale-démocrate pour la tirer vers la droite, on se dit que la leçon vaut aussi pour le Québec.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

**OÙ VONT LES ÉTATS-UNIS? ESPOIRS ET CLIVAGES D'UNE SOCIÉTÉ EN CRISE ET D'UN EMPIRE DÉCLINANT**  
Donald Cuccioletta  
M éditeur  
Ville Mont-Royal, 2013,  
168 pages

## Socialisme neuf, mais non québécois

MICHEL LAPIERRE

Miracle: un livre de sociopolitique qui préconise un nécessaire « changement de culture », partout, même à gauche! Mais, dans cet essai vaste et solide, *Pour une économie démocratique*, les Québécois Pierre Ducasse et Tom Vouloumanos, tous deux proches du NPD et défenseurs, à titre personnel, d'un « socialisme démocratique et antiautoritaire », font l'acrobatie d'occulter notre printemps érablé et la cause de la gratuité de l'enseignement.

Sensibles, tout en prenant leurs distances, aux valeurs révolutionnaires de l'utopisme et de l'anarchisme, ils trouvent inspirante la belle pensée de l'écrivain irlandais George Bernard Shaw, tirée de sa pièce *Back to Methuselah* (1921): « Vous voyez les choses et vous dites: pourquoi? Moi, je rêve de choses qui n'ont jamais existé et je dis: pourquoi pas? » Néanmoins, ils passent sous silence les rêves spécifiquement québécois.

Elle nous fascine, leur admiration du « socialisme libertaire et coopératif » qui, expérimenté à Mondragón, au Pays basque, s'est répandu aux États-Unis chez les militants s'efforçant de racheter des usines fermées, victimes de la mondialisation néolibérale, pour y implanter l'autogestion.

Même s'ils trouvent la démocratie représentative indispensable, nos auteurs, ouverts à la diversité, admirent la démocratie directe des assemblées générales et la démocratie participative des débats avant et après le vote. En revanche, on les voit mal promouvoir la chanson *Sans*

la nommer (1969) de Georges Moustaki, musique de la vidéo de Mario Jean sur l'indéfinissable « qu'on trahit », mais « qui nous donne envie de vivre » par la « Révolution permanente ».


Il reste que Ducasse et Vouloumanos, nés tous deux en 1972, ont le cran, malgré leur vif intérêt d'hier pour le NPD, électoraliste et calculateur, de ne pas croire « que la gauche devrait simplement demander le retour à un modèle social-démocratique de type keynésien ». Ils se permettent de déplorer, chez elle, « l'absence d'une vision allant au-delà du capitalisme ». Pourquoi cette vision ne se concrétiserait-elle pas ici, où les États-Unis et le Canada anglais, bastions du capitalisme, peuvent rencontrer la résistance historique d'une autre culture et d'une autre langue? Bien que le PQ ait renoncé à l'esprit du printemps érablé et même à l'indépendantisme, comme le pense Jean-Martin Aussant, champion de l'enseignement gratuit, le mot « liberté » conserve au Québec un sens tout à fait singulier. Ducasse et Vouloumanos rêvent avec bonheur d'un fédéralisme mondial axé sur la démocratisation de l'économie, mais ils oublient que la libération universelle suppose beaucoup de libérations nationales.

Collaborateur  
Le Devoir

**POUR UNE ÉCONOMIE DÉMOCRATIQUE**  
Pierre Ducasse  
et Tom Vouloumanos  
VLB  
Montréal, 2013, 360 pages

LAURENT GAUDÉ

LEMÉAC



## Pour seul cortège

« [Laurent Gaudé] mêle le grandiose à l'intime et la prose aux incantations. L'écrivain excelle dans cette sorte de poème épique qu'il cisèle et travaille à l'os, remodelant la matière sans paraître le moins du monde impressionné par son sujet. Il traite d'un personnage de l'Histoire mais se permet de réécrire la légende pour y insuffler ce qui fait souvent défaut au roman historique. Son aisance étonne toujours. »

Françoise Dargent, *Le Figaro*

1514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec © Bruno Nattans / Éditions Actes Sud

**25<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE LA COLLECTION**

PROFITEZ DE CETTE OCCASION  
POUR VOUS PROCURER CES COFFRETS  
RASSEMBLANT DES TITRES DE VOS AUTEURS PRÉFÉRÉS

BORÉAL

COMPACT

25 ans

Gilles Archambault

Serge Bouchard

Gil Courtemanche

Louis Hamelin

Marie Laberge

Dany Laferrière

Robert Lalonde

Gil Adamson

Lisa Moore

Miriam Toews

Qui de nous deux?  
Les Rives prochaines  
Un promeneur en novembre  
36,85 \$

C'était au temps  
des mammouths laineux  
L'homme descend de l'ourse  
Les Meilleurs Lieux communs,  
peut-être  
46,85 \$

Le Camp des justes  
Je ne veux pas mourir seul  
Une belle mort  
39,85 \$

La Constellation du Lynx  
Sauvages  
32,90 \$

La Cérémonie des anges  
Quelques Adieux  
30,90 \$

L'Art presque perdu  
de ne rien faire  
L'Énigme du retour  
Pays sans chapeau  
44,85 \$

Le Monde sur le flanc  
de la truite  
Le Seul Instant  
Le Vacarmeur  
36,85 \$

La Veuve  
Février  
Drôle de tendresse  
45,85 \$

[www.editionsboreal.qc.ca](http://www.editionsboreal.qc.ca)